

ACADÉMIE DES LANGUES DIALECTALES (MONACO)

Collection LOUIS NOTARI 3

Louis Notari

Se paga o nun se paga ? ...

Saynète Monégasque en deux actes

Illustrée par José Notari

Avec traduction littérale française



Réimpression en fac-similé de l'ouvrage paru en 1933

Introduction de Stefano Lusito

Editions EGC Monaco
2025

ACADÉMIE DES LANGUES DIALECTALES (MONACO)

Collection LOUIS NOTARI 3

Louis Notari

Se paga o nun se paga ? ...

Saynète Monégasque en deux actes

Illustrée par José Notari

Avec traduction littérale française



Réimpression en fac-similé de l'ouvrage paru en 1933

Introduction de Stefano Lusito

Editions EGC Monaco

2025

Parus dans la « Collection Louis Notari »
Louis Notari, *U libru d'i aujeli*,
Recueil de poèmes inédits en langue monégasque, 2025
Louis Notari, *A scarpëta de Margaritun*, 2025

Remerciements

L'Académie des Langues Dialectales remercie
Monsieur Thomas Fouilleron, Directeur de la Bibliothèque
et des Archives du Palais Princier de Monaco,
et ses services, pour l'aide précieuse apportée
à la réimpression de cet ouvrage.

INTRODUCTION

PAR STEFANO LUSITO

Se paga o nun se paga?..., publié en mars 1933, est la deuxième pièce de théâtre donnée par Louis Notari, parue moins d'un an après la publication de *A scarpëta de Margaritun*. Il s'agit cette fois d'une adaptation en langue monégasque d'une farce comique en italien, presque homonyme, d'auteur inconnu et mise en musique par François Bellini, compositeur sur lequel nous donnerons quelques informations dans les lignes suivantes. Le texte original, tout comme celui transposé par Notari, est entièrement constitué de vers destinés à être chantés par les acteurs devant le public ; une caractéristique qui confère à cette œuvre un caractère original tant dans le triptyque de textes théâtraux composé par Notari dans les années 1930 (le troisième étant *Toca aiçi, Niculin!*, édité en 1937) que dans le contexte général des adaptations « dialectales » d'œuvres théâtrales déjà existantes.

Alors que dans le cas de *A scarpëta*, le texte source (une petite comédie d'Oreste Morandi comprenant quelques intermèdes chantés) avait été proposé à Notari par les membres du Comité des Traditions afin qu'il en rédige une réécriture en monégasque destinée à être représentée lors du *Festin* du 12 juin 1932 (sur le modèle de ce qui était déjà fait à Vintimille par la *Cumpagnia d'u Teatru Ventemigliusu*), dans le cas de *Se paga o nun se paga?*..., le texte fut découvert par hasard par Notari lui-même en feuilletant un vieux dictionnaire.

Au stade actuel des recherches, nous ne disposons malheureusement d'aucune information sur l'auteur du texte original de l'œuvre. En ce qui concerne l'auteur de la musique, François Bellini, les données recueillies par les spécialistes, provenant en partie des archives monégasques¹, situent sa naissance à Bari ou à Acquaviva (dans la région italienne des Pouilles) en 1836. Musicien à l'Orchestre du Théâtre de Monte-Carlo en 1864, en 1884 il fut nommé professeur de musique des écoles communales. La même année, il succéda à Louis Hurand comme maître de chapelle à l'abbatiale (devenue cathédrale en 1887) de Monaco, charge qu'il assumait jusqu'en 1904. Comme en témoigne Louis Notari lui-même dans l'introduction à cet ouvrage, Bellini décéda en 1910 à Monaco où il fut inhumé ; aujourd'hui encore, ses restes reposent dans le cimetière communal. Sa tombe est ornée d'un monument « élevé par souscription publique organisée par l'*Estudiantina* monégasque » – une société mandoliniste et guitariste – « avec le concours des sociétés musicales de la principauté », comme l'indique l'inscription sur le monument lui-même.

¹ À Monaco le prénom original Francesco a été, selon l'usage, francisé en François. Je me réfère en particulier aux données contenues dans l'ouvrage de CLAUDE PASSET et SILVANO RODI, *Le grand livre de l'orgue à Monaco (xvii^e-xxi^e siècles)*, Toulouse, Privat Éditeur, 2020, p. 321-322 et 408.

Bien que le pamphlet ait été imprimé à Bologne, sa création est liée en tout ou en grande partie au micro-État méditerranéen, puisqu'il y est fait mention du chœur et de l'orchestre du collège de La Visitation, dirigé par les pères jésuites (collège que Notari lui-même fréquenta dans sa jeunesse et où les cours étaient dispensés en italien). Néanmoins, l'œuvre originale ne devait pas jouir d'une renommée particulière, car elle demeure aujourd'hui introuvable.

Heureusement, au début de l'ouvrage, Notari rend compte des principales interventions apportées à l'œuvre originale, dont la taille a presque doublé lors de la réécriture monégasque. Dans l'intention de Notari, le texte (comme d'ailleurs tout le reste de sa production littéraire) devait avoir pour objectif principal de témoigner du lexique, de la morphologie et de la syntaxe de la langue monégasque en voie de disparition ou, comme le déclare plus simplement Notari, de « donner une idée de la manière dont on parlait sur le Rocher il y a un demi-siècle ». Au-delà de cet aspect, Notari démontre toutefois une indéniable capacité à rédiger un texte comique en rimes agréables à lire et, probablement, à entendre réciter. De plus, contrairement à *A scarpêta de Margaritun* et à *Toca aiçi, Niculin !*, le texte fut publié accompagné d'une traduction intégrale en français, ce qui garantit sa compréhension même aux lecteurs peu familiarisés avec la langue monégasque.

La longue introduction rédigée par Notari, également en version bilingue français-monégasque, présente à son tour un intérêt particulier. Dans ces pages, l'auteur, justifiant les paramètres graphiques choisis pour la représentation du monégasque (essentiellement les mêmes déjà adoptés pour *A scarpêta*), évoque les idéaux d'union de la « race latine » largement diffusés par le félibrige depuis le siècle précédent, dont Notari se fit le continuateur et le promoteur, notamment en ce qui concerne la région à cheval entre le Var et la Ligurie (et la zone intériméenne en particulier, selon un projet qui trouva à son tour des partisans au-delà de la frontière franco-italienne). Les deux vers de Mistral cités par Notari dans l'introduction à ce texte (« *Aubouro-te, raço latino, / souto la capo dòu soulèu !* ») auraient été repris par le poète monégasque dans un autre de ses poèmes contemporains, *Mare Mediterraneum*, visant précisément à exalter la dignité des « peuples bruns » à une époque où, en Europe centrale, se mettaient en place les conditions pour que l'Allemagne hitlérienne puisse exercer sa suprématie sur le reste du continent.

Comme mentionné précédemment, dans l'introduction à l'ouvrage Notari reprend et approfondit les considérations qui l'avaient conduit à perfectionner le modèle graphique choisi pour la représentation écrite du monégasque. L'auteur cite en particulier les écrits de l'Américain James Bruyn Andrews (New York 1842 - Menton 1892) qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, s'était consacré à l'étude du mentonnais, publiant un essai sur la grammaire, un petit dictionnaire et plusieurs articles dans les principales revues de dialectologie de l'époque. Ces pages témoignent donc également de l'intérêt que Notari portait aux études et aux activités relatives aux dialectes proches du monégasque, un aspect qui ressortira encore plus clairement dans l'ouvrage suivant de l'auteur, *Toca aiçi, Niculin!*. Ce dernier ouvrage présentait en annexe un intéressant glossaire comparatif de différents termes monégasques mis en parallèle avec ceux des variétés voisines, parmi lesquelles le vintimillois, le turbiasque et le pignasque (le dialecte de Pigna, dans l'arrière-pays de Vintimille), mais aussi le génois et le piémontais de koinè (c'est-à-dire le turinois).

Comme on l'avait anticipé en présentant la réédition de *A scarpëta de Margaritun*, déjà publiée dans cette même collection, au début des années 1930 Notari perfectionna le modèle graphique du monégasque (déjà basé, pour l'essentiel, sur celui de l'italien, avec l'ajout de quelques symboles diacritiques pour les sons absents de cette langue), afin de l'adapter aussi à la représentation de la variété périphérique de l'ancien quartier des Moulins. Le modèle graphique de Notari, comme il le mentionne lui-même dans l'introduction à *Se paga o nun se paga?...*, fut adopté par la revue anthologique et littéraire *A barma grande*, destinée à accueillir des textes rédigés dans un grand nombre de dialectes intéméliens, dont le monégasque fait partie. Aujourd'hui, l'orthographe du monégasque est réglementée par une commission spéciale, la Commission nationale pour la langue monégasque, créée en 1982 par S.A.S. le Prince Rainier III. Malgré quelques différences, elle s'appuie toujours sur les principes généraux établis par Louis Notari.

Le volume de *Se paga o nun se paga?...*, tout comme *Toca aiçi, Niculin!*, est enrichi de divers dessins de José Notari (1910-1995), fils de l'auteur, qui vivait à Monaco où il exerçait la profession d'architecte.



Le 23 octobre 2024 l'Académie des Langues Dialectales a lancé la création d'un programme commémoratif « 2027 Année Louis Notari ». L'année 2027 marquera en effet le centenaire de la publication de l'ouvrage *A legenda de Santa Devota* de Louis Notari (1879-1961), ouvrage considéré comme œuvre fondatrice de la littérature monégasque. La *Legenda* avait été rééditée en 2014 avec la graphie moderne et quelques modifications que l'auteur lui-même avait souhaitées dès la parution de l'ouvrage.

Pour commémorer cet anniversaire, l'Académie a mis plusieurs événements à son calendrier sur les trois années à venir : un élargissement de sa ligne éditoriale avec la création de la nouvelle « Collection Louis Notari » regroupant ses œuvres inédites ou épuisées, une exposition Louis Notari, une émission de timbres-poste, enfin un colloque consacré à cet auteur. Le *Calendari 2027* du C.N.T.M. sera consacré à Notari.

Toutes les œuvres originales imprimées de Louis Notari sont aujourd'hui épuisées et seulement disponibles en bibliothèque. C'est ainsi que la nouvelle collection s'est ouverte avec l'édition d'un manuscrit inédit de Notari, *U libru d'i aujeli*, édition dotée de notes et commentaires linguistiques par Stefano Lusito, membre de l'Académie. Cette édition est précédée d'un essai sur l'œuvre de Louis Notari par Bernard Notari, son petit-fils.

La collection s'enrichira progressivement jusqu'en 2027 de la réimpression anastatique des trois pièces de théâtre de Notari publiées de 1932 à 1937 et des *Bülüghe munegasche* (1941), recueil de poésies. Un sixième volume d'œuvres publiées entre 1927 et 1941, fermera cette collection.

La collection permettra de mettre à la disposition des chercheurs linguistes une très grande partie de l'œuvre de Louis Notari et, pour une plus large diffusion, les rééditions seront mises en ligne sur le site de l'Académie dans la rubrique « Bibliothèque numérique ». On sait en effet que les institutions et les chercheurs en linguistique de Ligurie, comme les Monégasques eux-mêmes, portent un intérêt tout particulier à l'œuvre littéraire de Notari, la langue monégasque étant l'une des branches des dialectes ligures. Les Actes du colloque 2027 Louis Notari seront une nouvelle occasion de publier quelques autres inédits de cet auteur.

Claude Passet
Président de l'Académie.

LOUIS NOTARI



SE PAGA O NUN SE PAGA ?...

Saynète Monégasque en deux actes

Illustrée par JOSÉ NOTARI

AVEC TRADUCTION LITTÉRALE FRANÇAISE



MONACO

1933

LOUIS NOTARI



SE PAGA O NUN SE PAGA ?...

Saynète Monégasque en deux actes

Illustrée par JOSÉ NOTARI

AVEC TRADUCTION LITTÉRALE FRANÇAISE



MONACO

1933

Tous droits de reproduction,
de traduction, de représentation réservés
pour tous pays par l'auteur.

**Au Comité des Traditions
de Monaco.**

Aux Lecteurs



Lorsque j'ai publié, cet été, "A Scarpëta de Margaritun", j'ai indiqué dans un avertissement semblable à celui-ci, que j'écrivais le monégasque comme, en 1875, Andrews écrivait le mentonnais, et un ami qui ne connaissait à peu près rien ni du monégasque ni des littératures néo-latines, m'a demandé pourquoi j'écrivais le monégasque comme le mentonnais et non comme le nissard.

Je ne veux pas profiter de l'occasion que m'offre aujourd'hui la publication d'une autre petite bagatelle, pour traiter le problème de la notation des langues romanes et de leurs dialectes : cela n'est pas mon affaire. Cependant, la question que m'a posée mon ami d'autres pourraient la poser, qui, comme lui, n'ont pas eu le temps de jeter un coup d'œil sur ce que tant de spécialistes ont déjà écrit sur ce sujet, et il me semble que je puis répondre et contenter tout le monde en quelques lignes.

Les Nations ont le droit de faire tuer des soldats tant et plus, si les nécessités de la guerre l'exigent. L'homme qui marche à sa place dans le rang, muet et docile, et qui peut-être sera atrocement mutilé ou tué, n'a que le droit de penser ce qu'il veut, et de le penser comme il veut. S'il se tord de douleur, il se

Osservaçion per cü lese



Candu chëst'estae ò püblicau « A Scarpëta de Margaritun », ò nutau ünt'üna prefaçion cuma chësta, che scrivëvu ru munegascu cuma, d'u 1875, J.-B. Andrews scrivëva ru mentunascu, e ün amigu che nun è gaire specialista de litteratüra nin munegasca, nin latina, m'è vegnüu a demandà perchè, ünvece de scrìve ru nostru parlà come se scrìve ru mentunascu, nun ru scrìvu cuma u niçardu.

Nun vœgliu prufità de r'ocasiun che me se presenta ançœi, ün püblicandu ün 'autra piciuna cugliunaria, per tratà ün longu e ün largu a chestiun de cuma se dëvu scrìve rë lënghe rumane e i soi dialëti : ailò nun è ru me afari. Ma ra demanda che r'amigu m'à fau, se ra ponu fà tamben d'autri che, cuma ëlu, nun averan avüu u tempu de dà ün cou d'œgliu a çe che tanti specialisti an degià scritu sciü chësta materia e me semëglia che posciu responde e cuntentà tüti cun carche rëga.

Rë naçieue an u dritu de fà massà de surdati, tanti e pœi prun se ra necessità de ra gherra u cumanda : a cü toca de marcià ün fila, muciu e paiju, e magari de se fà taglià a tochi e de more, ghe resta u dritu de pensà çe che vœ e d'u pensarü cuma vœ. Se u martiri ru

plaindra dans le parler de chez lui : dans son délire, il appellera les compagnons de ses premières années et il leur parlera comme il parlait jadis aux petits enfants de son âge et aux vieux qui parlaient comme lui. Quand la mort lui fermera les yeux, il pourra aussi s'imaginer que sa maman lui parle tout doucement à l'oreille et qu'elle lui dit, dans son patois, que tout cela ce n'est rien, que demain il sera guéri et qu'il faut qu'il s'endorme tout doucement, gentiment, bien sage, sans pleurer, en disant encore une fois la petite prière qu'elle lui a apprise quand il était petit, tout petit.

L'individu a donc le droit de parler patois avec tous ceux qu'il aime et aussi devant la mort, mais sur notre belle terre toute fleurie et partout ailleurs, aussi bien du côté du Levant, d'où nous est venue la Civilisation, que vers le Couchant, d'où est venue la Liberté, il est défendu d'avoir des écoles où l'on enseigne aux enfants comment doit s'écrire le langage des mères qui les ont mis au monde et les élèvent, ou des grands-mères qui les ont portés dans leurs bras : le Régionalisme a toujours été l'épouvantail des Gouvernements des grandes nations.

Alors chacun écrit comme il peut, c'est-à-dire comme il sait, et aussi bien du côté de Marseille que du côté de Gênes, il est rare que l'on trouve deux ouvrages où le même dialecte est écrit de la même façon.

Mistral et les Primadiers ont tracé un bon chemin dans la garrigue provençale, en se mettant courageusement d'accord pour adopter une notation uniforme. C'est une notation qui s'écarte un peu, il est vrai, de la tradition, « en se couvrant des défroques mal ajus-

storçe, se plagnerà ünt'u parlà d'a so' casa; ün stravanianandu, ciamerà i cumpagni d'i soi primi ani e ghe parlerà cuma parlava 'na vota ai piciui d'u so tempu e a ri vegli che parlavu cum'èlu. Candu a morte ghe cüga ri cegli pò tamben se crède che so' mamà ghe parla adaijètu a l'aurèglia e che, ünt'u so dialètu, ghe dije che tüt'ailò nun è ren, che deman sarà gariu e che se dève endorme ciancianinètu, da bravu, sença se ciurà, ün redijendu ancora ün cou a piciuna preghera che gh'à ümparau candu era picenin, picenin...

Cadün à dunca u dritu de giargunà cuma vœ cun tütü chëli che ghe vœnu ben e davanti a ra morte, ma sciü a nostra bela terra sciuria o ün autru lægu, tantu versu Levante d'unde è vegnüa a Çivilisaçion, che ver Punente d'unde è vegnüa ra Libertà, è defësu d'avè de scœre per ümparà ai figlicœi cuma se dève scrive ru parlà d'è maire che ri fan e ri alevu, o d'è maigran che ri bailu; perchè u regionalismu è sempre stau a tarasca de tüt'i guverni d'è grande naçie.

Alura, cadün fà cuma pò, vegne a dì : cuma sà e, tantu versu Marsiglia che versu Gènuu, è raru che truvè dui libri de ru stëssu parlà scriti de ra stëssa manera, o, cuma dirëssu i sapienti, scriti cun ra stëssa "grafia".

Mistral e ri soi culeghi an traçau üna bela dràira ünt'u zerbu pruvènçau, ün se metendu curagiusamènte d'acordi per adutà ün'ünica manera de scrive. E 'na manera de scrive che se scarta ün pocu d'a veglia tradiçion « ün se mascarandu, 'na stissa, cun de defroche mar ümbastie d'a lënga d'Oïl », cuma ghe trouu a dì chëli de l' « Escola Occitana », ma ghe fò recunusce

tées de l'orthographe d'oïl », comme le lui reprochent les sectateurs de l' « Escola occitana », mais qui a eu, à son époque tout au moins, le grand avantage de se faire lire par des lecteurs incapables de lire autre chose que du français. Elle a l'avantage aussi de complaire à des amis dont le concours était si précieux, et l'est encore, en vue de la réalisation de la grande idée de la Fédération des peuples de race latine, idée si noble, si haute et si belle en même temps et si magnifiquement chantée et prêchée par Mistral :

Aubouro-te, raço latino,
souto la capo dòu soulèu !...

Mais nous ne pouvons guère utiliser pour notre région ni l'admirable travail des félibres, ni celui plus scrupuleux des occitaniens. Le magnifique effort de nos frères de la langue d'Oc ne peut que nous servir d'exemple et surtout éclairer notre ciel et réchauffer nos cœurs comme un soleil que nous voyons briller au loin dans sa gloire éblouissante. Il n'existe pas de muraille entre les populations, depuis la Castille jusqu'à l'Italie, en allant de la Catalogne au Languedoc, en traversant la Provence, les Pays de Nice, de Monaco et de la région Intémélienne, mais d'une localité à l'autre la langue de la vieille famille latine a varié tant soit peu comme, d'une terre à l'autre, changent d'arome les produits de cépages provenant de la même souche.

L'on ne saurait par conséquent noter tous les langages néo-latins, en se servant exclusivement des signes de l'ancien latin classique. Aussi a-t-on dû recourir à des signes diacritiques, ou supplémentaires, notamment pour le français moderne. Quelques-uns de ces signes nous sont indispensables pour noter les sons que les

u mèritu grande, specialamènte per u so tempu, de s'esse fà lese d'a tanti che nun averèssu savüu lese outra cosa che u françèse. A tamben u mèritu d'avè cuntentau e de cuntentà d'amighi ciü che preçiusi per ra realisaçion de chëla grande idëa de 'na federaçion d'i pòpuli de raça latina : idea tantu bela, tantu nòbila, tantu auta e che Mistral à cuscì ben cantau e predicau ün dijëndu :

Aubouro-te, raço latino,
souto la capo dòu soulèu !...

Ma, per ri nostri paisi, nun purèmu gaire ütìlisà nin ru magnificu travagliu d'i Felibri, nin chëlu ciü precisu d'i Occitani. Tütu çe che an fau e çe che fan ri nostri amighi d'a lenga d'Oc, nun pò che ne serve d'esempi, ma, ciü che tütu, rasserëna ru nostru cielu e ne rescauda cuma ün belu surègliu.

Nun se pò trovà düsciüna müraglia da üna pupü-laçion a l'autra despœi ra Castiglia fint'a r'Italia, ün passandu d'a Catalogna au Lengadò e pœi, a traversu a Pruvença, ri paisi de Niça, de Mùnegu e d'a region Internigliësa; ma da ün lægu a l'autru, ra lënga d'a veglia famiglia latina à variaü 'na stissëta, cuma da ün predi a l'autru varia de güstu u frütü d'i gaveli che vegnu da 'na stëssa ciuca. Per cunseghença, nun se pò pretende de purè scrive tüt'i lëngagi neo-latin ün se servendu esclüivamènte d'ë lëtre che üsavu achëli che scrìvëvu r'antica lënga latina. Alura s'è düvüu recurrere a de sègni süplementari, specialamènte per scrive u Françèse mudernu. Carcün de chësti sègni ne sun

dialectes de notre région ont en commun avec la langue française et que les Latins n'avaient pas ou ne notaient pas. Il est évident, cependant, que pour donner aux notations dialectales un caractère plus scientifique, ou simplement plus général, nous ne devons jamais perdre de vue l'étymologie des mots et il nous faut nous en tenir le plus possible aux notations de la langue mère, en ne recourant qu'en cas de nécessité absolue aux signes accessoires. Or, comme la prononciation de certaines lettres ou de certains groupes de lettres varie d'un pays à l'autre, certains signes, qui sont indispensables chez nous, deviennent inutiles chez nos voisins.

C'est pour cette raison que les principes admis pour la notation du provençal ne peuvent pas être appliqués sans modifications de ce côté-ci du Var et que les notations du nissard ne peuvent pas non plus être employées d'une manière précise pour écrire le monégasque.

L'Américain James Bruyn Andrews, qui vivait à Menton, il y a une cinquantaine d'années, excellent latiniste, s'était passionné pour l'étude des langues romanes. Il a consacré des années entières au dialecte de nos voisins et, avec la collaboration des mentonnasques Ciabaud et Gioan, il a écrit une grammaire, publiée à Nice en 1875, et un dictionnaire, publié également à Nice en 1877. En outre, il a publié, en 1883, de très intéressantes études sur la phonétique mentonnasque, comparée au latin, dans le Tome XII de la « Romania », la célèbre revue des langues romanes.

On m'a dit également qu'il a parlé du mentonnasque dans des revues étrangères; mais, à part les articles de la Romania, la Grammaire et le Vocabulaire, je n'ai

ündispensàbili per esprime de son che ri Latin nun avu, o nun marcavu, e che se prununçu ünt' i lëngagi d'a nostra regiun propi cuma se prununçu ün Françëse. Ma, mancu da dî che, per dà a ra grafia dialëtala ün caràtere ciü scintificu o, nun fussa autru, ciü generale, nun devëmu mai perde de vista r'urìgine d'ë parole e devëmu se rambà tantu che purëmu a ra veglia lënga-maire, ün nun se servendu d'i sëgni süplementari che candu nun se ne pò fà a mënu.

Se capisce dunca che, cuma ra prununçiaçiu de certe lëtre, o de certi grupi de lëtre, vària da ün paëse a l'autru, certi sëgni che sun ündispensàbili da nui autri, sun inütili ai nostri vëjin. E' per ailò che rë règule d'u Pruvençau nun se ponu aplicà tale e quale d'ün ça d'u Var e che ra grafia niçarda nun se pò gaire ümpiegà cun precisiun per scrive ru munegascu.

L'American James Bruyn Andrews, che vivëva a Mentun, üna çincantëna d'ani fà, era ün latinista pasiunau e prun stüdiusu d'ë lënghe rumane : à stüdiau per d'ani üntregghi ru parlà d'i nostri vëgin e, cun r'agiütu d'i mentunaschi Ciabaud e Gioan, à fau 'na gramàtica publicà a Niça d'u 1875, e ün vucabulari publicau tamben a Niça d'u 1877. De ciü, à publicau, d'u 1883, ünt'a famusa rivista d'ë lenghe rumane : « Romania », ün travagliu ciü che ünteressante sciü a manera cuma s'è mudificà, ünt'u parlà mentunascu, ra prununçiaçiu d'ë lëtre latine.

O' sentiü dî che à tamben parlau d'u mentunascu sciü de reviste strangere; ma, ün fera d'i articuli de Romania, d'a Gramàtica e d'u Vocabulari, min nun ò

lu de lui qu'un article important dans le volume XII de l'Archivio Glottologico Italiano de G.-I. Ascoli. Dans cet article écrit en anglais, en 1890, Andrews compare le mentonnasque au provençal et au génois; il y publie une fable mentonnasque, « Catherine à la chèvre », avec transcription provençale et génoise. (*)

Aucun ouvrage n'ayant été publié avant lui sur le mentonnasque, Andrews a pu en toute liberté adopter pour la notation de ce parler le système qui lui paraissait le meilleur et il faut reconnaître que ce système, qui tient compte de l'origine des mots, est à la fois clair et précis.

D'après ce que j'ai lu de ses livres, il me semble que cet ami de notre région devait connaître aussi le provençal et le nissard. Quant au monégasque, il en parle fort peu : il se contente de dire qu'à Monaco, de même qu'à Vintimille, on parle presque génois. S'il avait mieux connu le génois et le monégasque, il se serait immédiatement rendu compte que notre langage qui, ainsi qu'il l'a constaté, ressemble bien plus au vintimillois et au génois qu'au mentonnasque et au nissard, subit encore une très forte influence du provençal, qui le rend plus fin, plus vif et plus nerveux que n'est en général le parler de la Ligurie, et le rend beaucoup plus semblable à la langue de Dante que le génois, plus pâteux et plus lent. Mais laissons de côté ces considérations générales qui nous entraîneraient trop loin.

Lorsque les ouvrages d'Andrews me sont tombés entre les mains, j'ai constaté avec une très vive satisfaction, que la notation de ce romaniste était presque

(*) Andrews a publié aussi en 1892, chez Ernest Leroux, à Paris, un recueil en français de contes ligures, qui lui avaient été racontés par des vieux entre Menton et Gênes.

lesüu d'ëlu che ün artìculu ümpurtante ünt'u libru XII de l'Archivio Glottologico Italiano de G.-L. Ascoli. Un chëstu artìculu scritu ün anglëse d'u 1890, Andrews cumparava u mentunascu au pruvënçau e au genuëse, ün publicandu üna fora mentunasca : « Catarina d'a crava », cun rë soe tradüciue pruvënçala e genuësa. (*)

Cuma prima d'ëlu nun s'era scritu gran cosa ün mentunascu, Andrews à pusciüu adutà cun tütta r'endependença vusciüa ra grafia che gh'à semigliau ra ciü bona, e ün fati, devëmu recunusce che a so' manera de scrive, esprime ben rë parole, ün tegnendu cœntu de l'urìgine latina.

Da çe che ò lesüu ünt'i soi libri, me semëglia che chëstu amigu d'i nostri paësi devëva cunusce tamben u pruvënçau e u niçardu; d'u munegascu nun dije gran cosa : se cuntenta de dî che a Mùnegu, cuma a Vintimiglia, se parlava scaiji Genuëse. Se avëssa ben cunusciüu ru Genuëse e u Munegascu, se sarëssa vite acortu che ru nostru parlà, che, cuma dije cun ragiun, semiglia prun de ciü au vintimigliusu e au genuëse che non au mentunascu e au niçardu, se ressentente ancora tantu e pœi prun d'u pruvënçau che ru rende ciü fin, ciü lestu e ciü nervusu, e ru mëte ben ciü pressu de ra lënga de Dante che u genuëse, largu e molu. Ma lasciamu de custà chëste cunsideraçiue, che ne menerëssu tropu lonsi.

Candu i libri d'Andrews me sun vegnüi ün man, ò truvau, cun ra ciü grande satisfaciun, che ra grafia de chëstu rumanista, curespundëva scaiji d'u tütu a

(*) Andrews à publicau tamben, d'u 1892, a Pari, ün françëse, ün belu libru de fore ch'ava sentüu cœntà da de vegli, üntra Mentun e Gënua.

identique à celle que j'avais dû, tant bien que mal, me forger il y a cinq ans, au moment où j'ai écrit la « *Legenda de Santa Devota* », et pour éviter de contribuer à la confusion qui résulte de la multiplicité des notations individuelles, je me suis aussitôt empressé de renoncer aux petites différences qui me séparaient d'Andrews, pour adopter sans réserve les notations de notre ami américain.

J'ajoute qu'en agissant ainsi, je suis d'accord avec nos amis de Vintimille, qui, depuis deux ou trois ans, se sont mis à écrire comme nous, et que cette notation, qui peut être commune à toute la région qui va de la mer aux montagnes, en partant du vallon d'Eze ou de Saint-Laurent jusqu'à l'Argentina, qui coule à l'Est de San-Remo, correspond presque parfaitement avec celle qu'ont adoptée les spécialistes nissards, comme E. Ghis, P. Isnard, Fr. Cason, Nuncle Petu, etc...

Indépendamment du fait que le nissard note des doubles consonnes là où le monégasque n'en entend qu'une, il n'y a entre la notation de nos amis de l'Ouest et la nôtre que deux différences. Les Nissards ont conservé pour la lettre j la valeur du j latin. A Monaco, la lettre j est indispensable pour noter le son du j français; son qui n'existe ni en nissard, ni en italien, ni en latin et que, chez nous, nous retrouvons dans tant de mots comme « baijà, baijaricò, aujelu, lüjernëta, ajibertu, barbiji, adaiju, Biaju, etc... » (*)

(*) J'ajouterais pour qui l'ignore que ce son de la lettre française j n'existe non plus ni en provençal ni en piémontais. Par contre, il existe dans tous les parlers de la Ligurie, mais les Génois le notent au moyen de la lettre x, parce que, comme les Niçois, ils réservent pour la lettre j la valeur du j latin.

G. Casaccia, dans la préface du dictionnaire génois publié en 1876, dit qu'en génois l'x se prononce de la même manière que le j français dans les mots jambon, jeton, joli, etc...

chëla che m'eru devüu furgià çinch'ani fà per scrive « *Ra legenda de Santa Devota* » e, per nun fà che ünt'u nostru paëse se faghe cuma se fà ünte tanti autri : che cadün scrive cume vœ, sença se preocupà de cuma scrivu i culega, ò renunçiau a diverse particularità per adutà, sença esitaçion, çe che ava fàu u nostru amigu american.

E fò dî che ün fandu cum'ailò, me trouu ben d'acordi cun ri culega de Vintimiglia, che da dui o trei ani se sun mëssi a scrive cuma nui, e che chësta grafia, che pò iesse cumüna au paëse che vâ d'a marina a ë cole, ün partendu da u valun d'Eza, o de San Laurençu, fint'achëlu de r'Argentina, che cura a Lëvante de San-Rëmu, currespunde scaiji a perfeçion cun chëla che an adutau ri specialisti niçardi cuma E. Ghis, P. Isnard, Fr. Cason, Nuncle Petu, etc...

A parte che i Niçardi scrivu de cunsunante dugie, che a Mùnegu nun se fan sente, nun amu cui nostri amighi de Punente che chëste due diferençe :

Ri Niçardi an cunservau per ra lëtra « j » r'ümpiegu che se ne fà ünt'u latin, ün ghe lasciandu u son de « i ». A Mùnegu ra lëtra « j » ne fà büsegnu per r'impiegara cuma ünt'u françëse e cun ru meme son che 'n françëse : son che nun esiste ün niçardu, cuma nun esiste nin ün italian, nin ün latin e che nui amu ün tante parole, cuma : « baijà, baijaricò, aujelu, lüjernëta, aji-bertu, barbiji, adaiju, Biaiju », etc... (*)

(*) Dirò tamben, per cü nun ru sà, che chëstu son d'a lëtra françësa « j » nun esiste mancu nin ünt'u Pruvençau nin ünt'u Piemuntëse. Esiste ünvece ün tüt'i parlai d'a Ligüria, ma i Genuësi ru scrivu cun ra lëtra « x » perchè, cuma i Niçardi, se reservu a lëtra « j » per r'impiegara cuma favu i Latin ün lœgu de « i » cunsunanta.

G. Casaccia, ünt'a prefaçion italiana au Diçionari Genuëse, che à publicau a Gènuia d'u 1876, dije : « La « x » si pronuncia alla stessa maniera che la « j » dei Francesi nelle parole : jambon, jeton, joli, etc... »



Les Niçois indiquent au moyen d'une h la mouillure de l'l, nous, au contraire, nous nous servons du groupe gli qui, en monégasque, se prononce comme i consonne. Pour mieux exprimer ce son de yod, jusqu'à ces derniers temps, je me servais de la lettre y, comme faisait également Andrews en 1877, lorsqu'il écrivait son dictionnaire; mais j'ai cru bien faire en reprenant l'usage du groupe gli qu'Andrews avait antérieurement adopté en 1875, en écrivant la grammaire, puis rejeté je ne sais pour quelle raison.

En agissant ainsi, nous nous conformons à l'orthographe traditionnelle des noms propres si fréquents dans notre région, comme Aureglia, Battaglia, Calsamiglia, Caviglia, Corniglion, Fenoglio, Gasiglia, Magaglio, Peglion, Semiglia, et tant d'autres, et nous restons d'accord à la fois avec les San-Remasques et les Pignasques qui prononcent le groupe gli comme nous, exactement comme un yod, et avec les Vintimillois, qui font entendre un l devant le yod.

Après ce préambule, peut-être un peu long, mais nécessaire pour donner satisfaction à tout le monde, il ne me reste qu'à redire ce que j'ai dit en d'autres occasions :

Les lettres que nous employons expriment en général le même son qu'en latin ou en italien.

ç, j, z se prononcent comme en français.

ü comme l'u français, de une, lune, dune, etc...

e se prononce comme é français.

œ se prononce aussi comme é français.

Nous l'avons noté ainsi pour tenir compte de l'étymologie; il représente l'ō bref latin que

Ri Niçardi separu cun « h » ë vucale che generalamënte i Francësi ligu cun « ll ». Nui rë ligamu cun u grupu « gli » che ün munegascu se prununça cun u son de « i » cunsunanta. Per megliu esprime chëstu son de « yod », min, sti ani passai, scrivëvu « y », cuma fava tamben Andrews d'u 1877, candu à scritu u vocabulari; ma ò credüu giüstu de repiglià u grupu « gli » che Andrews ava adutau d'u 1875, ün scrivendu a Gramàtica, e che pœi à abandonau nun sò perchè.

Un fandu cuscì se cunfurmamu a r'urtugrafia de tanti numi de famiglia d'i nostri paësi : Aureglia, Battaglia, Caviglia, Calsamiglia, Corniglion, Fenoglio, Gasi-glia, Magaglio, Peglione, Semiglia, e tanti autri, e restamu d'acordi sêce cui San-Remaschi e i Pignaschi che prununçu u grupu « gli » cuma nui autri : duçu cuma ün « y », sêce cui Vintimigliusi che u prununçu düru, cuma se fussa ün « l » scciëtü.

Dopo chëstu preàmbulu, forsci ün pocu longu, ma necessari per cuntentà tüti, nun me resta che da repetà çe che ò già dëtü ün d'autre ocasiue :

Rë letre che ümpiegamu esprimu ün generale ru meme son che ün latin e ün italian.

ç, j, z se prununçu cuma ün francëse.

ü cuma l'u francëse de une, lune, dune, etc...

e se prununça cuma é francëse.

œ se prununça tamben cuma é francëse, ma è scritu cuscì per tegne cœntu de l'urìgine d'ë

l'on retrouve en italien sous la forme uo (ouo) et en français sous la forme eu. Il est intéressant de noter que ce son eu, qui n'existe pas dans le monégasque, pas plus qu'il n'existe dans le provençal, le niçois, le mentonnais et dans les dialectes des montagnes de Vintimille, se retrouve de Vintimille à Gênes et en Piémont.

- è se prononce comme é français très fermé, prescomme un i.*
- r entre deux voyelles et dans les formes de l'article ru, ra, ri, re, qui devaient être anciennement iru, ira, iri, ire (comme ila, ilu, ili, ile) se prononce avec un son particulier tenant de l'r et de l'l. Dans les autres cas, il se prononce comme l'r ordinaire français.*
- s est chuintant devant une autre consonne.*
- gli se prononce comme l'l mouillée française, c'est-à-dire comme yod.*

Toutes les lettres doivent se prononcer.

L'accent est généralement sur la dernière syllabe dans les mots terminés par une consonne et sur l'avant-dernière dans les mots terminés par une voyelle. Lorsque cette règle n'est pas appliquée, l'accent est marqué sur la syllabe qui doit le porter. Il est marqué aussi sur les monosyllabes verbaux et sur quelques noms monosyllabiques (mà, pà, cü...) pour les distinguer des autres formes avec lesquelles on pourrait les confondre.

parole : rapresenta l'o breve latin che se retrova ün italian cun a furma uo e ünt' u françëse cun a furma eu. E üninteressante de nutà che chëstu son d'a furma françësa eu che nun esiste ünt' u munegascu cuma nun esiste mancu ünt' u pruvencau, ru niçardu, ru mentunascu e ünt' i dialëti d'ë muntagne de Vintimiglia, se retrova da Vintimiglia a Gènuu e ün Piemunte.

ë se pronunça cuma ün é françëse prun serrau, scaiji cuma ün i.

r candu è ün mesu a due vucale, e ünt' è furme ru, ra, ri, rë (che anticamente devëvu iesse « iru, ira, iri, ire, cuma ilu, ila, ili, ile) se prununça duçu : vœgliu dî cun ün son ümbastardiu üntra l'l e l'r.

s davanti a ün' altra cunsunanta piglia u son d' u grupu françëse sch.

gli se prununça cuma ll françëse : cuma yod o i cunsunanta.

Fò ben prununça tüte rë lëtre e ben marcà r'acentu. R'acentu tumba generalamënte sciü a darrera sillaba ünt' è parole che fënisciu cun n'a cunsunanta e sciü r'avandarrera ünt' è parole che fënisciu cun 'na vucala. Candu chësta règula generala nun è respetà r'acentu è marcau cun ru so sègnu : se marca tamben sciü ri monosilabi verbali e sciü carche nume (mà, pà, cü...) per ri distingari da d'autre furme che purëssu fà cunfusiun.

Pour des raisons typographiques, dans cette plaque, nous n'avons pas pu marquer l'accent lorsqu'il tombe sur œ ou sur ü, comme dans les mots vœ, figliœ, müsica, mussü, stoemegu, ütile, inütile, ünicu.

Monte-Carlo, 30 juillet 1932.

Louis NOTARI.



*Per de ragiue tipugràfiche, ünte chëstu librëtu nun
amu pusciiu marcà r'acentu candu capitava sciiü œ e
sciiü ü cuma ünt'ë parole : voe, figlice, müsica, mussü,
stoemegu, ütile, inütile, ünicu.*

I Murin, 30 d'a Madalëna 1932.

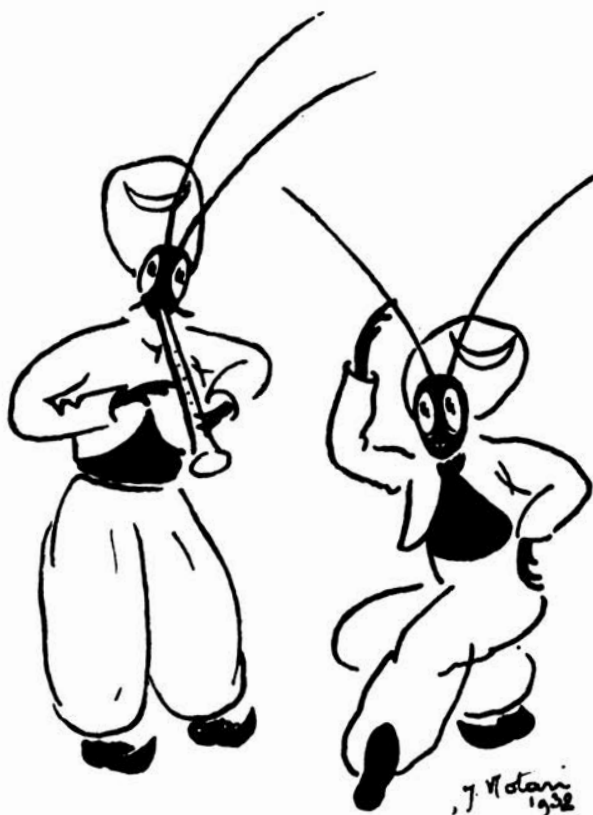
Luì NUTARI.



Veux-tu payer ou non ?..

Saynète comique en deux actes

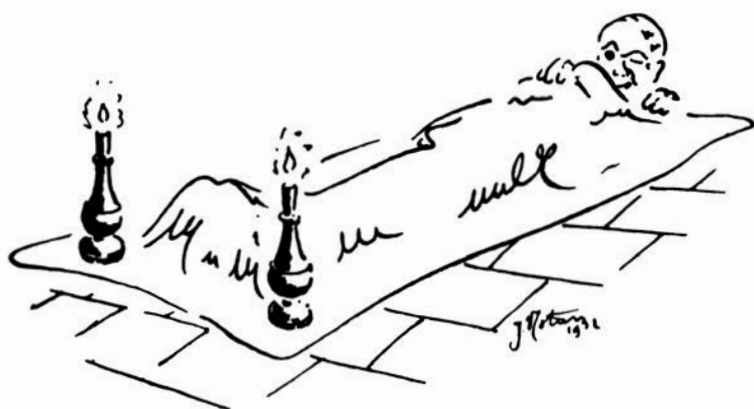
•



Se paga o nun se paga ?..

Scherçu còmicu ùn dui ati

•



PRÉFACE

pour

les Amis du Comité des Traditions Monégasques



En fouillant dans mes vieux livres de classe, j'ai trouvé égarées à l'intérieur d'un gros dictionnaire grec, quatre petites feuilles de vers italiens, imprimés à Bologne en 1877 avec cet en-tête :

SI PAGA O NON SI PAGA ?

Scherzo comico messo in musica dal maestro Francesco Bellini, eseguito dai Signori Caruta, Mencacci e Negri, col concorso dei cori e dell'orchestra del Collegio della Visitazione di Monaco, diretti dallo stesso Sig. Prof. Bellini, nelle serate del carnevale 1877. (*)

En mil huit cent soixante-dix-sept, je n'étais pas encore né ; mais, lorsque, une vingtaine d'années plus tard, la destinée voulut que je fisse partie moi aussi de l'orchestre du Collège de la Visitation, j'ai joué — je m'en souviens fort bien — quelques passages de « Si paga o non si paga ? » qui procuraient toujours le même plaisir aux auditeurs.

Cependant, ni chez moi, ni chez les rares camarades qui me restent de ce temps-là, je n'ai réussi à

(*) *Voulez-vous payer ou non ?* fantaisie comique, mise en musique par le maestro Francesco Bellini, exécutée par MM. Caruta, Mencacci et Negri, avec le concours des chœurs et de l'orchestre du collège de la Visitation de Monaco, sous la direction du maestro professeur Bellini, pendant le carnaval de 1877.

PREFAȚIUN

per

ri Amighi d'u Cumitau d'ë Tradiȃiue Munegasche



*Un ruvistandu ünt'i mei vegli libri de scœra, ò
truvau, perse ün mesu d'ün grossu diȃiunari greco,
catru paginëte de versi italiai stampai a Bulogna, d'u
1877, cun chëstu titulu :*

SI PAGA O NON SI PAGA ?...

Scherzo comico messo in musica dal maestro Francesco Bellini, eseguito dai Signori Caruta, Mencacci e Negri, col concorso dei cori e dell'orchestra del collegio della Visitazione di Monaco, diretti dallo stesso Sig. Prof. Bellini, nelle serate del carnevale 1877. (*)

*D'u setantasete nun eru ancora nasciüu; ma candu,
üna vintëna d'ani ciü tardi, me sun truvau a fà parte
min tamben, de r'orchestra d'u culegiu d'a Visitaȃiun,
me rapelu d'avè sunau carche tuchëtu de "Si paga o
non si paga ?" che apiejiva sempre a chëli che scutavu.
Püra, nin ün casa mea, nin ün casa d'i rari culeghi
che me restu de chëli tempi, nun ò riensciüu a retruvà
ren de chëla müsa, che forsci u nostru Cumitau d'ë
tradiȃiue averëssa pusciüu cunservà cuma 'na cosa
vegliota e magari üninteressanta.*

(*) « Se paga o nun se paga ?... » Scherçu còmicu mëssu ün müsa da u maëstru Francesco Bellini, esegiüu dai Signori Caruta, Mencacci e Negri, cun ru cuncursu d'i cori e de r'orchestra d'u culegiu d'a Visitaȃiun de Mùnegu, sut'a direȃiun d'u stëssu maëstru, Professü Bellini, per u carnevè d'u 1877.

retrouver la musique de cette saynète. Notre Comité aurait été bien heureux sans doute de la conserver comme une chose du passé qui avait son intérêt.

François Bellini, qui a vécu tant d'années sur notre rocher et qui, depuis 1910, repose dans la paix de notre cimetière, sous le petit monument que des amis monégasques lui ont érigé, a été considéré parmi nous presque comme un compatriote et, comme beaucoup de nos compatriotes, il a toujours été très modeste, bien qu'il fût un artiste distingué, intelligent et aimé de tout le monde. J'ignore ce que pouvait valoir musicalement la fantaisie qui avait été composée pour les Pères Jésuites. Il ne peut s'agir sans doute que d'une chose sans prétentions, mais gracieuse et qui est née sur notre rocher, à l'ombre du clocher du vieux couvent où notre Comité a trouvé son refuge. Il y a là de quoi intéresser nos amis.

Je ne sais pas qui peut bien avoir écrit les vers italiens; ils n'ont rien d'extraordinaire et nos grands-parents auraient pu les comparer aux citrons de San Remo, qui avaient la réputation de n'être ni aigres, ni doux; mais l'homme modeste qui les a écrits sans les signer, savait bien ce qu'il faisait et pourquoi il le faisait. Pour moi, je me suis permis de reprendre son travail et, pour me servir de l'expression dont il se serait sans doute servi lui-même: *mutatis mutandis*, je me suis appliqué à adapter le sujet à notre pays. J'ai remplacé un cuisinier par une cuisinière et, inutile de le dire, en gardant la même casserole et les mêmes aubergines, j'ai allongé un peu la sauce pour faire un ragoût monégasque.

La pièce italienne, imprimée à l'imprimerie Mareggiani, de Bologne, est divisée en trois parties et contient en tout, 456 vers blancs de sept pieds, partagés en 114 quatrains. J'en ai fait deux actes contenant ensemble 784 vers de sept syllabes, rimés, partagés en 196 quatrains.

F. Bellini, che à vivüu tanti ani sciü a nostra Roca e che despœi d'u 1910 dorme ünt'a paije d'u nostru çementeri, suta u piciun munümëntu che d'amighi munegaschi gh'an fau fà, è stau cunsiderau üntra nui autri, scaiji cuma ün cumpatriota, e, cuma tanti d'i nostri cumpatrioti, è stau sempre mudestu margrà che fussa ün bon artista, ünteligente e aimau da tüti. Nun sò çe che purëva varè cuma müsica ru scherçu còmicu che era stau fau per i Gesüista; nun se pò tratà che de 'na cosa sença pretençiun, ma graçiusa e nasciüa sciü u nostru scœgliu, a l'umbra d'u campanin d'u vegliu cunventu, dunde u nostru Cumitau à truvau ün refügiu. Ghe n'è prun per üninteressà ri nostri amighi.

Nun sò cü pò avè scritu ri versi italiai: nun an ren de straordinari e i nostri vegli averëssu pusciüu ri cumparari ai limui de San-Rëmu che avu a renumata de nun iesse nin agri, nin duçi; ma ru mudestu che ri à scritti, sença signatüra, sava prun çe che se fava e perchè ru fava. Min, me sun permëssu de repiglià ru so travagliu e, mutatis mutandis, cuma forsci ëlu averëssa dëtu, ò çercau d'adatà ra so'idëa au nostru paise. O rempiaçau ün cujinè cun üna cujìnera e, mancu da diru, ün cunservandu ra stëssa paiela e rë stësse meresane, ò alungau ün pocu ra sàuca per fà ün ciambairun munegascu.

Ru scherçu còmicu italian, stampau ünt'a Tip. Pont. Mareggiani, a Bulogna, è divisau ün tre parte e cuntegne, ün tütu, 456 setenari liberi, grupai ün 114 cartine. Min r'ò arrangiau ün fandu dui ati che cuntegnu, üntra tüti dui, 784 setenari rimai, grupai ün 196 cartine.

O cunservau, cuma devëvu, rë stessee müsüre per rë strofe e ri versi, cuscì, se carcün retroverà ra müsica de Bellini, nun averà d'autru fastidi che de fà repiglià rë arie ünt'i passaggi che ò credüu ben d'ün pocu alungà.

J'ai conservé, comme cela se devait, les mêmes rythmes pour les strophes et les vers, de telle manière que si quelqu'un retrouvait la musique de Bellini il n'aurait que l'ennui de faire reprendre « da capo » les airs, dans les passages que j'ai cru devoir un peu allonger.

Si cette musique demeurerait introuvable, un autre artiste du pays — et le pays n'en manque pas — pourrait peut-être essayer d'en écrire une autre pour l'adaptation que j'ai faite du texte ancien. Je suis persuadé que, s'il le faisait, il se rendrait compte lui-même que le parler monégasque est encore plus harmonieux et plus vraiment musical que l'italien et je suis sûr que cette impression serait partagée par tous ceux qui sont sensibles à la beauté musicale d'une langue.

Si mon travail, qui est, somme toute, bien insignifiant, ne servait à autre chose, puisse-t-il, au moins, avec les autres petites plaquettes que j'ai déjà publiées, donner une idée de la manière dont on parlait sur le Rocher il y a un demi-siècle.

Monte-Carlo, 11 juillet 1932.

LOUIS NOTARI.



Se au cuntrari, nun ghe fussa ciü mesu de retruvà ra müstica de Bellini, carche autru artista d'i nostri, e cadün sà che nun se ne manca, purëssa forsci pruvà de ne cumpusane ün'atra sciü a cumèdia che ò adatau. Sun ciü che sügüru che ün ru fandu, nun mancherëssa de se rende cœntu per ru primu, che u nostru parlà munegascu è ancora ciü armuniusu, ciü belu a cantà, che r'Italian, e sun tamben sügüru che tütti chëli che san apreçià r'armunia d'üna lënga, sarëssu de chëst'avisu.

Se u me travagliu, che è pœi ben poca cosa, nun servëssa a ren d'autru, vaghe aumancu cun rë altre cusëte che ò degià püblicau, per dà ün' idëa de cuma parlàvemü sciü a Roca üna çincantëna d'ani fà.

I Murin, 11 d'a Madalëna 1932.

Luì NUTARI.



PERSONNAGES



SCIROPA, bon diable, mais sans le sou.

ROSINE, servante et cuisinière de Sciropa.

GRIFA, usurier qui a prêté de l'argent à Sciropa.

Une douzaine de médecins, d'infirmiers, de croque-morts et de voisins de Sciropa.



La scène, pendant les deux actes, est dans la maison de Sciropa, dans une pièce à côté de la cuisine. Il y a deux portes, une donnant sur la rue, l'autre dans la cuisine. L'action se passe il y a environ une cinquantaine d'années.



PERSUNAGI



SCIROPA, bon diavu, ma sença sou.

RUSINA, dumestica e cujinera de Sciropa.

GRIFA, üsürà che à prestau de sou a Sciropa.

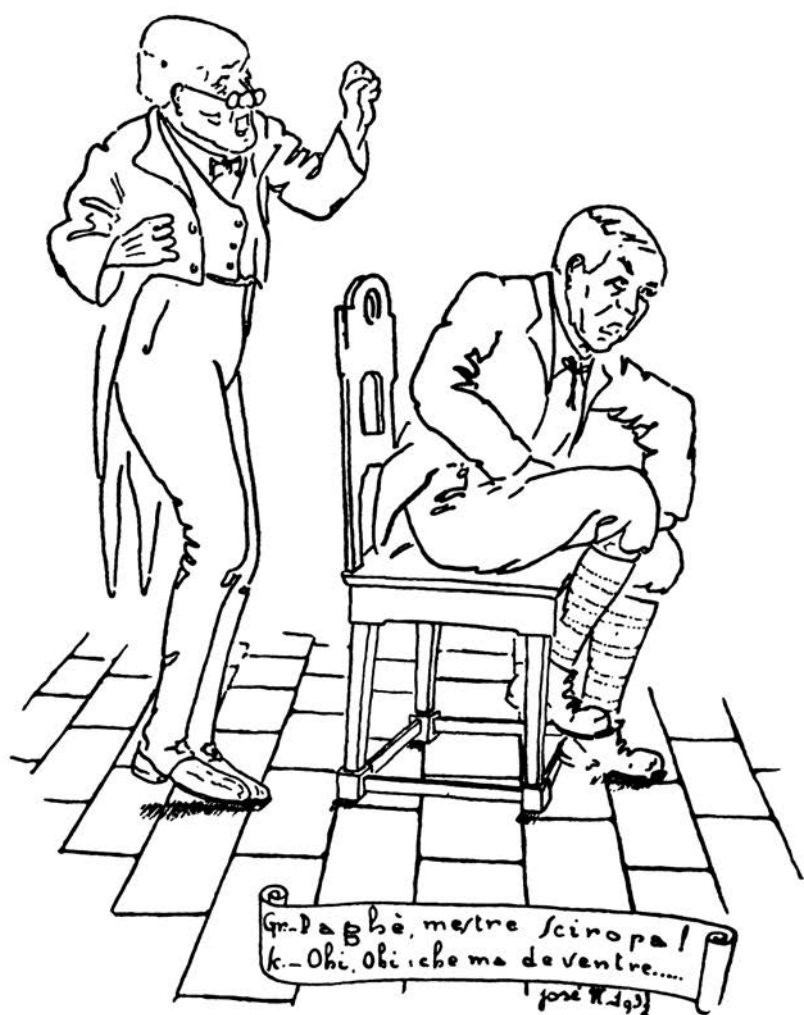
Una duzëna de mèdichi, d'enfermiei, de becamorti e de vëjin
de Sciropa.



I dui ati se passu ün casa de Sciropa, üna çincantëna d'ani
fà, ünt'üna salëta pressu d'a cujina. Gh'è due porte, chëla d'u carrugiu
e chëla d'a cujina.







Gr-Dag hë, mestre scinopa!
k.-Ohi, Ohi, choma de ventre....
[José M. 193]



ACTE PREMIER



SCÈNE PREMIÈRE

(SCIROPA seul)

SCIROPA (*c'est midi, il rentre, affamé comme un loup, mais de bonne humeur*). — La faim me dévore — depuis la tête jusqu'aux pieds — une oreille me siffle — et mes yeux n'y voient plus.



ATU PRIMU



SÇENA PRIMA

SCIROPA *da sulu*

Sciropa ientra ün casa a mesugiurnu, afamau cuma ün luvu, ma de bon'imù

SC.-

Ra fame me devora
d'a testa fint'ai pei,
'n'aurèglia me scivora,
e ò ri œgli voei!...

Aïe... il me semble que des tenailles (*en se tordant*) — me tordent les boyaux (*il fait le geste de couper*) — et que quelqu'un me les coupe — avec des couteaux.

(*Il s'approche de la cuisine, renifle et appelle Rosine*)
Quelle bonne odeur de daube ! — Rosine, hé là !
Rosine !



SCÈNE II

(SCIROPA et ROSINE)

ROSINE (*elle vient de la cuisine, habillée en cuisinière*). — Aujourd'hui, Monsieur Sciropa — je vous ai fait une daube en sauce.

SCIROPA (*se pourléchant les babines*). — L'eau m'en vient à la bouche ! — Je la sens, ma chère fille — cette bonne odeur qui enivre — et l'estomac me descend — en bas... jusqu'aux talons !

ROSINE (*se souvenant tout d'un coup*). — Mais pourvu qu'aujourd'hui — ne vienne pas Monsieur... Grifagna !

SCIROPA (*cherchant à se rappeler*). — Qui est cette nouille ?

ROSINE. — Qui il est ? Sainte Patience ! — celui qui vient... pour encaisser !

SCIROPA (*hors de lui*). — Oh ! si seulement les roues de la diligence — pouvaient se briser !

(*tout tremblant*) Ou c'est mon cœur qui bat la chamade — ou c'est la terre qui tremble !

(*désespéré*) Il ne me reste plus un liard — je suis toujours en guerre avec l'argent.

*se storçe e fà u gestu de
ioglià*

*se pressa d'a cujina, nü-
fia e ciama Rusina*

Aih !... Cuma de tenaglie
me storçu ri büeli :
semiglia che m'i taglie
carcün cun de cuteli !...

Che bon audù de doba
Rusina, eih là, Rusëta !



SÇENA II

SCIROPA e RUSINA

*Rusina ientra d'a cujina,
vestia da cujinera*

*ün se sperlecandu e sari-
vнду*

Se rapela tütu d'ün cou

Stüdia per se rapelà

ünragiau

ün tremurandu

desperau

RU.- Ancœi, mussü Sciropa,
v'ò fau : doba e sauçëta !

SC.- Me vegne l'aiga ün buca !...
Ru sentu, figlia cara,
ru bon audù... ch'ünciuca,
e u stoemegu me cara...

dabassu fint'ai pei !
RU.- Ma basta che ancœi
nun vegne u sciü Grifagna !
SC.- Cü è chëlu... lazagna ?

RU.- Cü è... Santa Pasciença !
Chëlu che vegne... a scode !

SC.- Oh ! che a ra diligença
se ghe petëssa ë rode !...

O ru me cœ trabala,
o tremora ra terra !
...N'ò mancu 'na cavala ;
cui sou sun sempre 'n gherra.

ROSINE (*consternée*). — Oh ! quelle sale affaire !
— Cette mauvaise pièce — d'usurier rogneux — va
vous faire mettre en prison !

SCIROPA (*hors de lui*). — Quelle brute ! quelle
canaille ! — quelles griffes scélérates — le souffle
même me manque — tire-moi d'affaire, Rosine !

ROSINE (*insinuante*). — Allez chez un ami — faites-
vous prêter quelque chose — combinez quelque intri-
gue...

SCIROPA (*consterné*). — Rose, ma bonne Rosine —
ne sais-tu pas ? Veux-tu que je te le dise ? — quand
on n'a pas le sou — les amis et les amies — vous
abandonnent aussitôt !

ROSINE (*convaincue*). — Je sais bien ; ma pauvre
mère-grand — me le disait assez : — « si la misère
survient, — te voilà seul comme un chien. »

SCIROPA (*se faisant suppliant*). — Tu peux seule me
sauver — toi, qui es si fine ! — De cette brute avide
— Oh ! sauve-moi, Rosine.

Parle lui donc toi à ce galérien, — toi qui as de
l'imagination !...

ROSINE (*malicieuse*). — Eh bien... faites le malade
— le malade en train de mourir...

SCIROPA (*en riant*). — Ah ! voilà une bonne idée !
— En effet, ma chère fille, — j'ai vraiment la maladie
— des gens qui ont très faim !...

cunsternà

Ru.- Oh ! ch'afari scabrusu !
chëla marria crusta
d'ün üsürà rugnusu,
ve farà mëte... a susta !...

ünragiau

Sc.- Che brütu sceleratu,
che Grifassa cuchina !...
Me manca finta u fiatu :
oh ! sarvamè, Rusina.

cun gàribu

Ru.- Andè da carche amigu
feve prestà carcosa...
Cumbinè carche üntrigu...

cunaternau

Sc.- Rusin, Rusëta, Rosa !...

Nun sai ? Vœi che t'u dighe ?
candu nun s'à de sou,
ri amighi e rë amighe...
ve lasciu sciü ru cou !...

cun cunvinçion

Ru.- Ru sò prun, m'u dijëva
me pòvera maigran :
« Se ra miseria arriva...
sì sulu cuma ün can !... »

ün süplicandu

Sc.- Sarvamè tü, me cara,
tü ch'ai ra testa fina,
da chëla bestia avara...
Oh ! sarvamè, Rusina !

fürba

Parla a ru galerotu,
tü ch'ai de fantasia !...
Ru.- Eh ben, feve marotu...
marotu ün agunia !...

ün ridendu

Sc.- Achësta è propi bela !...
De fati, cara figlia,
ò propi a marutia
d'a freve... mangiarela !...

ün se sturçendu

Je me sens défaillir... — prends vite le remède — dans la casserole : — car la mort n'accorde pas de crédit.

Vite, vite, Rosine, va ! — fais-moi vite dîner, — apporte la daube et la sauce, — avant que Grifasse n'arrive.

GRIFA (*frappant du dehors*). — Hé-là, hé-là, hé-là !

SCIROPA (*consterné*). — Quand on parle du loup !... — Oh, sauve-moi, Rosine — de la griffe scélérate !

ROSINE (*entendue*). — Maître, asseyez-vous vite — ici, sur cette chaise — et moi je vais me mettre — pour compléter la farce —

quelque vieille défroque — et je jouerai le rôle de médecin — et de professeur de la faculté — et de savant encyclopédique.

(*Sciropa s'assied et fait le malade ; Rosine s'installe près de lui et l'évente.*)



SCÈNE III

(SCIROPA, ROSINE, GRIFA)

GRIFA (*entrant*). — Hé-là !

ROSINE (*à Grifa, doucement*). — Monsieur... je vous en prie — ne parlez pas si fort — (*montrant du doigt Sciropa*) Il a une fièvre de cheval — je ne sais pas s'il s'en tirera...

cun vivacità

Me sentu a vita mola...
piglia vite u remedi
drüntu d'a cassarola :
che a morte nun fà credi!...

Lesta, Rusina, và,
fàme vite dernà :
porta ra doba e a bagna,
che nun vegne Grifagna!...

da fera, ün picandu

GR.- Eihlà, eihlà, eihlà!...

cun sternau

SC.- *Lüpüs in fabülà!...*
Oh, sarvamè, Rusina,
da ra grifa cuchina!

fatota

RU.- Mestre, seteve vite
aiçi, sciü sta carrega
e min me vagu a mëte,
per fà ra farsa üntrega,

*Sciropa se seta e fà ru
marotu; Rusina se mëte
pressu d'èlu e ghe fà
frèscu cun ün tocu de
papè*

carche veglia defroca
e passerò per mèdicu
e... *doctor ün ütrocà*
e finta... ünciclopèdicu!...



SÇENA III

SCIROPA, RUSINA, GRIFA

ün ientrandu

GR.- Eihlà!...

*a Grifa, ciancianin e se-
riusa ün fandu sègnu
versu Sciropa*

RU.- Mussü, ve pregu,
nun stè a parlà forte :
à 'na freve de fœgu,
...Nun sò se se ne sorte!...

GRIFA (*surpris et contrarié*). — Oh, tonnerre ! cette nouvelle — dérange bien mes affaires.

SCIROPA (*d'une voix de mourant*). — Venez, venez, Monsieur le Curé — et le médecin — et le notaire !

ROSINE. — Je vais chercher un prêtre... (*Elle sort pour aller se déguiser en médecin.*)



SCÈNE IV

(SCIROPA et GRIFA)

GRIFA (*s'efforçant de se faire comprendre*). — Je suis Grifa et je viens voir — pour notre accord...

SCIROPA (*d'une voix de mourant*). — ...Monsieur le Curé, j'ai tant de foi!...

GRIFA (*hors de lui*). — Ici il n'y a pas de curé ; — ne perdons pas la tête : — Si vous avez un peu de fièvre — nous ferons cela rapidement.

D'ailleurs, avant de mourir... — ceux qui ont des contrats...

SCIROPA (*d'une voix de mourant*). — Oh ! faites que je m'envole — là-haut avec les bienheureux... Monsieur le Curé!...

GRIFA (*furieux*). — Laisse donc ton curé!... — Je viens pour que tu me donnes...

SCIROPA (*en extase*). — Le Ciel s'ouvre devant moi...

GRIFA. — Coquin, il faut que tu me payes!...

Elle ne me revient pas — cette maladie : — ce n'est pas très clair, — cette fièvre, cette agonie...

<i>stunau e cuntrariau</i>	GR.-	Oh, tron de nun, ste noeve derrangiu i mei afari!...
<i>cun 'na vuje da muribundu</i>	SC.-	Vegnì, vegnì, sciü preve, e mèdicu, e nutari!...
<i>Rusina sorte per andà a se mascarà da mèdicu</i>	RU.-	Vagu a ciamà u cüratu!...



SÇENA IV

SCIROPA e GRIFA

<i>ün çercandu de se fà capi</i>	GR.-	Sun Grifa e vegnu a vède per ru nostru cuntratu...
<i>vuje da muribundu</i>	SC.-	Sciü preve, ò tanta fède!
<i>ünragiau</i>	GR.-	Aicì nun gh'è de preve, nun stamu a perde a testa : s'avì 'n pocu de freve, farëmu ailò a ra lesta...
		tantu prima de more... chëli ch'an de cuntrati...
<i>vuje da muribundu</i>	SC.-	Oh! Fè che me ne vore... ünsciü cun ri beati... Sciü preve!...
<i>ünragiau</i>	GR.-	Ma che preve!... Vegnu perchè me daghi...
<i>ün gardandu ün l'aria</i>	SC.-	...Ru Cielu me se droeve...
	GR.-	Cuchin, fò che me paghi!

A min nun me và gaire,
achësta marutia :
nun sun de cose ciaire
sta freve, st'agunia!...

C'est une comédie — pour ne pas régler mon compte — mais je ferai une tragédie — qui épouvantera le monde !

SCIROPA (*en même temps*). — ...La vie est une comédie — et puis, à la fin du compte — la mort, quelle tragédie !... — un peu de cendre au vent !

GRIFA (*hors de lui*). — Il est temps d'en finir — avec nos vieux comptes — il faut les régler ce soir — ou je vais montrer les dents !

(*tragique*) Veux-tu payer ou non ?

SCIROPA (*évasif*). — Mes idées se brouillent !...

GRIFA (*menaçant*). — Mais si tu ne payes pas...

SCIROPA (*se plaignant*). — Je ne suis qu'une plaie...

GRIFA (*décidé*). — C'est la prison à perpétuité !

SCIROPA. — Les entrailles me brûlent...

GRIFA. — Eh bien, tant pis pour toi — la galère...

SCIROPA. — Les reins...

GRIFA. — Tu seras un homme fini...

SCIROPA. — des rats me les rongent... — les nerfs me travaillent — des genoux au nombril !

GRIFA (*hors de lui*). — Payez, maître Sciropa !

SCIROPA (*crie en se tordant*). — Hoï, hoï, quel mal au ventre ! — J'ai la tête qui éclate. — (*On frappe des coups à la porte.*) Oh ! que personne n'entre !...



Aiçò è 'na cumedia
per nun pagà ru coentu;
ma farò 'na tragedia
che mèterà spaventu !...

düëtu

Sc.- A vita è 'na cumedia
e poei, a fin d'u coentu...
...ra morte, che tragedia !
..ün ren de çene au ventu !

ünragiau

GR.- E' ura d'a finira
cui nostri vegli coenti :
ri fò rangià sta sèra
o ve mustrerò i denti !...

tragicu

Se paga o nun se paga ?

evasiuu

Sc.- Ra testa me devaga !...

menaçusu

GR.- Ma se nun me se paga...

dulente

Sc.- Min sun tütu 'na ciaga...

GR.- ...gh'è ra prijun a vita !...

Sc.- Me brüja a curadëta...

deçidau

GR.- e ben pegiu per vui !...
...ra galera...

Sc.- I rugnui...

GR.- Sarì 'n omu feniu !...

Sc.- ...de rati m'i rusigliu !
Ri nervi me travagliu...
dai zenugli... au brensagliu !...

ünragiau

GR.- Paghè, mestre Sciropa !

*cria ün se sturçendu e
üntantu se sente picà à
ra porte d'u carrugiu*

Sc.- Ohi, ohi ! che mà de ventre :
ò a testa che me sciopa !...
Oh ! che düsciün nun ientre !...



SCÈNE V

(SCIROPA, GRIFA, ROSINE)

ROSINE (*rentre déguisée en médecin*). — Quel cri d'angoisse — m'a percé les oreilles !

SCIROPA (*extravagant*). — Il y a le mistral qui souffle... — Le chat se réveille !

ROSINE (*les mains au ciel*). — Le mistral et le chat ! — Hoï, hoï, quelle marmelade !... (*réfléchissant*) — Il faut le saigner.

(à Grifa, avec précaution) Il délire — laissez-le tranquille — (*elle relève ses manches et se prépare à saigner le malade*) Pauvre Monsieur Sciropa — Mais je le tirerai d'affaire. —

GRIFA (*embarrassé*). — Je ne veux pas lui donner — encore plus de fièvre — mais il faut bien qu'il me paye — le compte qu'il me doit.

ROSINE (*ex cathedra*). — *De creditis tractare* — il n'y aurait pas d'inconvénient — *de debitis parlare* — cela pourrait être mortel !

GRIFA (*perplexe*). — Ceci me paraît obscur, — Monsieur le docteur, pardon !... — mais êtes-vous bien sûr — ...qu'en lui parlant...

ROSINE (*doctoralement*). — *Malhoribus parlantis...* — aux agonisants... — (*d'un ton décidé*) Qui ne leur porte pas secours — doit au moins garder le silence.

SÇENA V

SCIROPA, GRIFA, RUSINA

- ientra mascarà da mèd-
cu* RU.- Cuma 'n criu d'anguscia
m'à traversau r'aurèglia !...
- ün stravaniandu* SC.- Gh'è ru mistrau che sciussia,
...ru gatu se dreviglia !...
- cun rè mae au cielu* RU.- Ru mistrau e ru gatu ?
Ohi, ohi, che marmelada !...
ün stüdiandu Stravagna o vegne matu :
cun resolüçion ghe fò fà 'na sagnada !...
- a Grifa cun precauçion* Ra süca ghe galopa !...
lasceru stà tranchilu :
se reuertèga e se prepara ...poveru sciü Sciropa,
a sagnà u marotu che min m'encargu d'èlu !
- nun sà cuma fà* GR.- Nun voègliu pa ghe daghe
ancura ciü de freve ;
ma fò ben che me paghe
ru coentu che me dève...
- ciü che seriusa* RU.- « *De crèditis* » *tratare*,
nun ghe sarèssa male...
« *de dèbitis* »... *parlare*...
purèssa esse... murtale !...
- üntrigau* GR.- Aiçò è ün pocu scüru...
sciü mèdicu, scüseme...
ma... sù propi sügüru...
che.. ün parlandu... ünseme...
- seriusa* RU.- *Maloribus parlantis...*
cun ri agunizantis...
ben deçidà cü nun ghe dà d'agiütu...
aumancu staghe ciütu...

GRIFA (*s'en allant*). — L'affaire est compliquée, — il faut une consultation !



SCÈNE VI

(SCIROPA et ROSINE)

ROSINE (*ravie*). — Maître, il est parti, — la peur a été de courte durée ! (*Elle prend une nappe dans le tiroir et se dépêche de mettre la table ; mais Sciropa la renvoie à la cuisine et met le couvert à sa place.*)

SCIROPA. — Bravo, ma bonne Rosina — mais change de vêtement — et cours vite à la cuisine — me chercher la daube.

ROSINE. — Fiez-vous à Rosine, — je vais changer de vêtement, — et je cours à la cuisine — chercher la daube. (*Elle rentre à la cuisine.*)

SCIROPA (*en mettant le couvert*). — Le ciel soit loué — si je peux manger en paix — et si je peux faire taire — le cri de mes entrailles.

(*d'un air plein de sérénité*) La paix, une table bien propre, — quelque chose sous la dent, — avec cela on peut être content — quand on a bon appétit.

(*Rosine arrive avec la daube et Sciropa en est ravi.*)
Eh bien, te voilà, ma chère Rosine, — dépêche-toi, arrive, — apporte-moi le repas, — viens, ô la perle des perles !...

ün se n'andandu

GR.- R'afari è cumplicau :
ghe fò üna cunsürta !...



SÇENA VI

SCIROPA e RUSINA

*ün se scialandu
piglia a tuaglia ünt'ün
tiraù e mète tora*

RU.- Mestre, se n'è andau :
ra paura è stà cürta !...

duètu

Sc.- Brava, ra me' Rusina,
ma scangiatè de roba :
curre lesta 'n cùjina
vame a piglià ra doba !

RU.- Fieve de Rusina :
me vagu a scangià a roba,
curru lesta 'n cujina
vagu a piglià ra doba !

*Rusina vò ünt'a cujina
Sciropa mète tora*

Sc.- Sèciu laudai ri cieli
se posciu mangià 'n paije,
e se posciu fà taije
ri cri d'i mei büeli !...

cun serenità

Ra paije, ün dèscu nētu,
carcosa suta i denti...
se pò iesse cuntenti...
se s'à bon apètitu !...

*Rusina arriva cun ra do-
ba e Sciropa se sciala
d'a vède*

Brava, Rusina cara,
camina lesta, avança...
portamè ra pitaŋca :
vegne, o perla rara !...

(il saisit le plat et comme en adoration) O daube, ton parfum — chatouille la lurette ! — Devant toi, tonnerre ! — Grifa n'existe pas !

GRIFA (frappant à la porte du dehors). — Ho !

SCIROPA et ROSINE (consternés). — Pauvres de nous ! (Rosine et Sciropa cachent la daube, débarrassent rapidement la table et, en tirant, ils déchirent la nappe qu'ils remettent vite dans le tiroir. Rosine se sauve à la cuisine. Sciropa se remet à faire le malade.)



SCÈNE VII

(SCIROPA, GRIFA et les Médecins)

GRIFA (en rentrant avec les médecins). — Je suis allé appeler tous les professeurs — de la Faculté.

LES MÉDECINS. — Nous sommes l'art illustre — qui guérit les maladies, — nous sommes pleins de science — des pieds aux oreilles...

A force de pommades, — de cérats, d'emplâtres et d'onguents — nous guérissons rhumes de cerveau, — catarrhes et maux de dents.

Avec des bouillons appropriés — nous purgeons les entrailles. — Nous savons extirper les cors aux pieds — et guérir les clous !

SCIROPA (d'un air ennuyé). — Le malade vous prie — de ne pas vous occuper de lui — et veut sur sa chaise — pouvoir crever tranquille.

*Sciropa piglia u piatu
d'a doba e, ün se sperle-
candu, canta cuma da-
vanti a ün corpu santu*

se sente picà da fera

*Rusina e Sciropa scundu
a doba, levu vite tora e
ün tirandu strassu ra tua-
glia che remëtu vite ün-
t'u tiraù*

O doba, u to parfümü
gatiglia ra lüghëta,
davanti a tü, saëta,
Grifa nun è ch'ün fümü!

GR.- Ooohu !...

SC.- e RU.- Pòveri di nui !...



SÇENA VII

SCIROPA, GRIFA, I MEDICHI

*ün ientrandu cun ri mè-
dichi*

GR.- Sun andau a ciamà
tüti ri prufessui
de r'üniversità !...

MM.- Nui sëmu ra sapiença
che cūra ë marutie,
nui sëmu cin de sciença
da i pei fint'a ë aurëglie !

A força de pumade,
cirëte, ünciastri, ünghenti,
garimu üncifranade,
catarri e mà de denti !...

Cun de brodi... speciali,
pürgamu ri büeli,
samu rancà ri cali,
maürà ri ciaveli !...

onüiaiu

SC.- Ru marotu ve prega
de nun v'ucüpà d'ëlu
e vœ, sciü a so' carrega,
purè crepà tranchilu !

LES MÉDECINS. — Même si la mort n'accorde pas de délai, — la science ne peut abdiquer: — il faut essayer les remèdes — et il faut... que les frais soient payés!...

Nous chercherons le mystère — de votre maladie — avec deux ou trois clystères — ou une bonne saignée.

Si vous avez le ventre à l'aise — nous vous enduirons tout entier — de saindoux de porcelet.

SCIROPA (*effrayé*). — Rosine, au secours, au secours!

LE PLUS GROS DES MÉDECINS (*s'adressant à ses confrères d'un ton doctoral*). — Enduisez deux fois par jour — et la seconde fois — ajoutez, fondue au four — de la graisse de marmotte.

SCIROPA (*effrayé, se relève comme s'il était guéri tout d'un coup*). — Votre grande science — a déjà produit son effet! — je sens son action — et je suis tout à fait guéri!

LES MÉDECINS. — Une guérison trop rapide — ne fait pas notre affaire, — la science honnête déclare — « les guérir, mais les conserver! »

Il faut guérir les malades, — mais il faut faire durer la maladie...

LE PLUS GROS DES MÉDECINS (*déployant sous les yeux de Sciropa un grand parchemin où sont écrits des signes cabalistiques*). — *Ne medici et aegroti — se faciant tropo rari!*...

SCIROPA (*à bout de patience*). — Au diable tes papiers — et votre latin, — fichez-moi la paix — ou je fais un massacre! (*il chasse les médecins qui se sauvent tous et s'en vont. Grifa se sauve aussi et se cache dans un coin; lorsque Sciropa l'aperçoit, il fait semblant de ne pas le voir, il prend un livre, s'assied sur le fauteuil et se met à lire*).

MM.- Se a morte nun fà credi,
ra sçiença à ë soe pretëse :
fò pruvà ri remedi
e fò pagà rë spëse !...

Çercherëmu u misteri
d'a vostra marutia
cun ün pà de clisteri
o 'na bona sagnia !...

S'avì ru ventre nëtu
ve unserëmu tütu
de sùngia de purchëtu !...

spaventau

SC.- Rusin, agiütu, agiütu !

U mèdicu ciü grossu ün
parlandu ai autri mèdi-
chi

M.- Unsì.. due vote au giurnu,
e ra segunda vota
zuntè, fundüa au furnu,
de grascia de marmota !

spaventau se issa cuma
se fussa belu e gariu

SC.- D'a vostra grande sciença
carcosa è già surtiu :
ne sentu r'enflüença
e sun belu e gariu !

MM.- 'na cüra tropu lesta
nun fà ru nostru afari
dije ra sciença unesta ;
« garì... ma cunservari !... »

u mèdicu ciü grossu
sorte ün longu pape-
rossu e ru mète suta i
cægli de Sciropa per ghe
fà lese de scritüre caba-
listiche

M.- Fò garì ri maroti,
ma ri fò cunservari...
*Ne medici et ægroti
se faciant tropu rari !*

au mèdicu grossu

SC.- Au tron ri toi papei
e ru to *latinorum* :
levemevè dai pei
o fagu ün *massacrorum* !

Sciropa scurre i mèdi-
chi che scapu tütü e se
ne van.

Grifa se scunde ün't ün
cantu. Candu Sciropa ru
vède, fa meçiu de ren.
piglia ün libru. se seta
e lese.

SCÈNE VIII

(SCIROPA et GRIFA)

GRIFA (*il ne sait quelle contenance tenir, mais, au bout d'un instant, il s'approche cérémonieusement de Sciropa et lui dit*). — Je suis extrêmement heureux — de vous voir guéri. — Ne pourriez-vous pas me payer en attendant — pour en finir avec nos comptes ?

SCIROPA (*feignant une extrême fatigue*). — Je suis vraiment bien las, — je sors de maladie — et je n'y vois presque pas, — je vais appeler la servante.

(*se levant avec peine, il s'approche de la cuisine et appelle*) Vite, Rosine, ho !



SCÈNE IX

(SCIROPA, GRIFA et ROSINE)

ROSINE (*elle rentre habillée en cuisinière*). — Qu'y a-t-il ?

SCIROPA (*tout bas à Rosine*). — Il veut l'argent.

ROSINE (*tout bas à Sciropa*). — Faites le fou, mais comme il faut. — Faites semblant de vouloir le mettre en morceaux.

SCIROPA (*haut à Rosine*). — Va chercher l'argent ! (*puis il chancelle et fait semblant d'être devenu fou : il court ça et là, comme si un taon le poursuivait.*) Vou, vou, vou, vou, vou ! Un taon qui bourdonne — (*il regarde en l'air d'un air stupéfait*) et maintenant il me fait des grimaces. —

GRIFA (*étonné*). — Je ne vois rien du tout !

SCIROPA (*court à droite et à gauche, toujours plus effrayé et s'approche de la cuisine*). — Hoï, hoï, quelle vilaine tête ! — C'est une chauve-souris — avec une tête de chat ! (*il gesticule comme si la chauve-souris était entrée dans la cuisine et reste tout ébahi.*)

SÇENA VIII

SCIROPA e GRIFA

*Grifa nun sà cuma fà;
ma dopu ün pocu de
tempu se gh'apressa cun
de cumplimēti e ghe
diije cun gàribu*

tamben cun gàribu

*se issa ciancianin e cia-
ma Rusina.*

GR.-

Me scialu propi tantu
de ve vède gariu...
se me paghèssi üntantu...
per fà 'n coentu fèniu !

SC.-

Me sentu 'n pocu stancu :
sortu de marutia...
e nun ghe vèdu mancu !...
Vagu a ciamà... ra figlia.

Vite, Rusina, ouh !...



SÇENA IX

SCIROPA, GRIFA, RUSINA

*Rusina ientra vestia da
cujinera*

ciancianin a Rusina

ciancianin à Sciropa

fcrite a Rusina

*pœi se issa dritu ün
fandu u folu, curre de'n
çà e de'n là. cuma se
ün tavan ru scurrèssa*

stunau

*scapa sempre ciü spa-
ventau e s'apressa d'a
cujina*

RU.-

Cosa gh'è ?

SC.-

Vœ ri sou !

RU.-

Fè u folu... ma cui fiochi :
cuma se u fèssi a tochi !...

SC.-

Và a piglià ri sou !...
Ouh, ouh, ouh, ouh... ouh. ouh !..
Un tavan che zunzuna...
...e aura me minciuna ?...

GR.-

Nun vèdu ren d'u tütu !

SC.-

Oih, oih, che murru brütu !...
è 'na ratapignata
cun 'na testa de gata !...

GRIFA (*porte le doigt à sa tête, se tourne vers Rosine et lui faisant un geste comme pour indiquer que Sciropa a perdu le bon sens, il dit à Sciropa*). — Rêvez-vous, par hasard ?

SCIROPA (*regarde Grifa, puis jette les yeux dans la cuisine et rit comme un fou en disant à Rosine*). — Elle joue de l'accordéon — pour cent mille criquets — qui dansent dans la cuisine — en faisant aussi de la musique !...

ROSINE (*faisant l'étonnée*). — Est-ce possible ?

SCIROPA (*regarde encore dans la cuisine et faisant l'étonné lui-même*). — Ils sont tous saouls, — zinn, zinn, zinn, zinn, zinn, — et vive la reine — (*il rit comme un dément*) Oh ! les vieux fous !

(*en extase*) Zinn, zinn, zinn, zinn... un moustique ! (*étonné subitement*) Je vois un cimenterre... (*cherchant à se rendre compte*) Des Turcs... qui débarquent !... — Ils se battent avec saint Marc !...

(*Il se dirige vers Grifa et vers Rosine et puis, subitement tragique*) Zinn, zinn, zinn, zinn, le maure, — le maure sarrazin, — mais je l'écharperai — si je l'attrape !

(*il fait semblant de couper en se battant avec les Turcs*) Zinn !... zinn !... Rosine, coupe, — coupe toutes les têtes — à la fin de la bataille, — il ne faut plus qu'il en reste !

ROSINE (*avec conviction*). — Il est fou !

SCIROPA (*de plus en plus tragique*). — Sous la Grue — j'en ai déjà précipité dix-sept, — la pieuvre et la tanude — les mangeront cette nuit !...

(*il attrape Grifa par le cou*) Et celui-ci, il faut qu'il aille — leur tenir compagnie. — Sus aux Turcs, sus ! Sus à toute la barbarie !...

*ghè fà sègnu cun a
nian cuma se strava-
nièssa*

GR.-

Sunè ?

*garda ünt'a cujina, ride
cuma ün folu*

SC.-

Sona a giurgina
a çentu mila grili
che balu 'nt'a cujina
e sonu tamben ëli !...

ün fandu ra stunà

RU.-

Da u bon ?

*stunau, garda ünt'a cu-
jina ün balandu ciancia-
nin e ün ridendu*

SC.-

Sun tüti ciuchi...
Zin-zin, zin-zin, zin-zina
eviva ra regina !...
Oh, che vegli bacuchi !...

cun deliçia

*tütu d'un cou, stunau
üntrigau*

Zin-zin, zin-zin, zinzarra,
...vèdu 'na scimitarra...
...de Türcchi che desbarcu...
Se batu cun San Marcu !

*pari vù versu Grija e
versu Rusin e devegne
tragicu*

Zin-zin, zin-zin, ru moru,
ru moru sarazin...
ma u strosciu cuma ün coru
...se te r'agantu min !...

*fà meçian de taglià e
de se bate cun ri Türcchi*

Zin !... zin !... Rusina, taglia,
taglia tüte rè teste
a fin de ra bataglia
nun fò che ghe ne reste !...

cun cunvinçian

RU.-

E' matu !...

tragicu

SC.-

Sut'a Grüa
n'ò già lançau disete,
ru purpu e ra tanüa
s'i mangeran sta noete !

*uœ' ciapà Grija per u
colu*

E achèstu fò che vaghe
a ghe fà cumpagnia
daghe, a ri Türcchi, daghe,
e a tüt'a Barbaria !...

GRIFA (*épouventé, veut s'enfuir*). — Pitié, pitié, laissez-moi !

SCIROPA (*tout à fait furieux*). — Non ! il faut que vous creviez tous, — deux cent mille tous ensemble, — bande de scélérats !

Rosine, ferme les portes ! — Il faut que personne ne sorte : — et moi je vais cogner dur. — A mort ! à mort ! à mort !...

(*Il se jette sur Grifa qui s'enfuit épouventé.*)



SCÈNE X

(SCIROPA et ROSINE)

SCIROPA (*enchanté*). — Rosine, quelle bataille !

ROSINE (*ravie*). — Et quelle belle victoire !...

Mettons la nappe — pour pouvoir chanter le *Gloria* !

SCIROPA (*gaîment*). — Je te chanterai le « *Gloria* » — et même le « *Te Deum* » — mais, nom d'une pipe, — pas avec le ventre vide !...

Je vais voir la marmite — et toi prépare la table. — (*se pourléchant les babines*) de la daube, de la salade, — un pain de maison bien frais,

deux sous de gorgonzola, — une douzaine de figues, — va, cela me fait oublier — tous les fâcheux !

(*gaîment, les bras au ciel*) et puis, ma bonne fille, — tu descendras à la cave — prendre une bouteille — du vin de Madame Dévote (*il s'en va à la cuisine*).



spaventau, vœ' scapà
sempre ciù tragicu e
furiusu

GR.-

Pietà, pietà, lasceme !...

SC.-

Non ! fò che petè tûti :
dui çentu mila 'nseme...
banda de murri brüti !...

se sbriva sciù Grifa che
scapa spaventau

Rusina, serra ë porte :
gà che düsciün nun sorte !
e min picherò forte :
a morte ! a morte ! a morte !...



SÇENA X

SCIROPA e RUSINA

cuntentu

SC.-

Rusina, che battaglia !

üncantà

RU.-

E che bela vitoria !
Metëmu ra tuaglia
per purè cantà u gloria !

SC.-

Te canterò ru *Gloria*
e finta ru *Te Deu*...
ma, tron de 'na cicoria,
pa cun ru ventre vœu !...

ün se sperlecandu

Vagu a vëde a pignata
e tû prepara u dëscu :
de doba, de salata,
ün pan de casa frëscu,

dui sou de gurgunzola,
'na duzëna de fighe,
và, ch'ailò me cunsola
de tüt'i taca-brighe !

E pœi, me cara figlia,
careraì drünt'a crota
a piglià 'na butiglia
de vin de scià Devota.

Sciropa vò 'nta cujina



SCÈNE XI

(ROSINE seule)

ROSINE (*elle prend dans le tiroir la nappe déchirée et l'étend en faisant une grimace*). — Mon bon Monsieur Sciropa, — vous dînez comme un prélat — et cet objet rare (*elle montre la nappe*) — couvrira votre table !...

(*Elle essaye de mettre la nappe, en cachant la déchirure, mais n'y parvient pas.*) Et couvre donc la table, fichtre !... — Elle est vraiment bien déchirée !... — Dommage que nous ne soyons — pas encore au Carnaval :

(*en riant, elle s'enveloppe de la nappe comme d'un manteau et s'en couvre la tête.*) J'aurais grande allure — avec ce joli manteau, — la fourchette et le couteau eux-mêmes — doivent en rire ! —

(*elle se promène enveloppée de la nappe, la fourchette d'une main et le couteau de l'autre. Pendant ce temps, les infirmiers de l'asile des aliénés entrent tout doucement et, avec précaution, croyant avoir à faire à un fou furieux.*)



SCÈNE XII

(ROSINE et les Infirmiers, puis SCIROPA)

LES INFIRMIERS (*pris de peur*). — Oh, quelle affaire compliquée, — c'est un fou furieux. — Allez doucement, camarades, — que nous nous en tirions sans dommage.

Ne perdons pas la tête. — D'un coup de main habile — faisons un paquet — du pauvre malade, — attrapons-le, les gars ! —

SÇENA XI

RUSINA *da sula*

piglia ünt' u tiraù ra tuaglia strassà e ra stende ün fandu üna ghignassa

mostra ra tuaglia

Cerca de mëte ra tuaglia ün scundendu u sgarun, ma nun ghe rience, alura ün ridendu se ne frupa da testa ai pei e piglia a cada man a furcina e u cutelu e se prumëna

üntantu ientru ciancianin r'empiegai d'a casa d'i mati e crëdu d'avè da fà cun ün matu furiusu.

RU.-

O sciü Sciropa caru, dernerì cuma 'n vëscu e chëst' ugetu raru ve creverà ru dëscu !...

...Ee creve, lasefice !...
E propi ben strassà...
daumage che nun sèce ancora Carlevà :

purëssa me fà vëde cun stu belu mantelu :
dëvu finta se ride
ra furcina e u cutelu !...



SCENA XII

RUSINA e r'EMPIEGAI D'U MANICOMI e pæi SCIROPA

paurosi

EE.-

Oh, ch'afari scabrusu :
ru matu è furiusu...
fè ciancianin, culeghi,
che ne surtëmu üntregghi !...

anutu sciü Rusina e ghe passu 'na camija de força e ra ligu cuma ün pochëtu

E.-

Nun perdëmu ra testa :
d'ün cou de man ben lesta,
famu cuma 'n fagotu
d'u pòveru marotu !...

Allez ! un... deux et trois ! (*ils sautent rapidement sur Rosine, lui passent vivement la camisole de force et la ficellent comme un paquet*).

ROSINE (*à demi-morte d'épouvante et se débattant furieusement*). — Au secours, au secours, au secours !...

SCIROPA (*rentre, lève les mains au ciel et demeure consterné*). — Voilà qui dépasse tout !

ROSINE (*se débattant*). — Lâchez-moi, scélérats !

LES INFIRMIERS (*calmes*). — Les cris nous laissent sourds ; — nous n'agissons que pour votre bien, — venez, nous vous guérirons.

ROSINE (*furieuse*). — Je n'ai que faire de vos soins — je vous assure — que le diable vous emporte !

LES INFIRMIERS (*en cherchant à la retenir*). — Le client n'est pas commode.

ROSINE. — Je suis une pauvre femme, — laissez-moi donc en paix.

LE BRIGADIER DES INFIRMIERS. — Allons, venez gentiment, — ne me faites pas enrager.

SCIROPA (*s'avançant hors de lui, les bras au ciel*). — Qui se permet d'entrer — dans ma maison ? — La justice bien vite — lui en enlèvera l'envie.



SCÈNE XIII

GRIFA et les précédents

GRIFA (*lève, lui aussi, en entrant, les bras au ciel et dit aux infirmiers*). — Oh ! gens sans cervelle, — au lieu du fou — vous attrapez sans hésitation — une femme ; vous auriez attrapé un chien ou un chat ?

u capurau dije a i altri

morta de spaventu

*ün ientrandu cui mae au
cielu, resta cunsternau*

gantamurù figlìoei :

RU.- Alè, ün, dui... e trei !...

Agiütu, agiütu, agiütu !

SC.- Aiçò despaça tütu !...

RU.- Lasceme, manigurdi !

EE.- Ai cri nui sèmu surdi :

p'u vostru ben agimu,

vegnì, ve cürerimu !...

ün se debatendu

RU.- Ma min d'è vostre cüre

nun ò da fà, v'u giüru...

che ru diau ve cüre !...

EE.- Aiçò è ün osciu düru !...

ün çercandu d'a tegne

RU.- Sun 'na povera dona :

lasceme stà tranchila !...

u capurau d'i impiegai

E.- Sciü, vegnivenè a bona :

nun me fè muntà a bila !...

*s'acança ünragiau
cuè mae au cielu*

SC.- Cü è che se permète

de ientrà 'n casa mea ?

Ra giüstiçia ben vite

ghe leverà a cuvea !...



SÇENA XIII

GRIFA e i altri

*ün ientrandu e ün ve-
dendu ra sçena, issa è
mae au cielu e dije a
r'impiegai*

GR.- O gente sença testa,

ünvece de ru matu

vui gantè, a ra lesta,

... 'na dona, ün can, ün gatu ?

LE BRIGADIER DES INFIRMIERS (à *Grifa*). — Mais où donc est le malade ?

GRIFA (*au brigadier*). — Ah ! je vous le dis bien franchement, — vous vous noieriez dans un verre d'eau — et vous ne trouveriez pas —

de l'eau dans la mer !...

ROSINE (*se lamentant*). — Oh ! pauvre de moi !

GRIFA (*aux infirmiers, en montrant Sciropa*). — C'est celui-là, le malade. — Marmottes, allez, attrapez-le.

SCIROPA (*à Grifa ironiquement*). — Je remercie votre Seigneurie, — je la remercie de sa gentillesse, — mais ma maladie — est vraiment bien guérie.

(*il dit aux infirmiers d'un air plein de sérénité*) Parfois sur la mer — une rafale de vent — se lève, souffle, sème le désastre : — et vous glace d'effroi.

(*en élevant la voix*) Le tonnerre éclate !... Les éclairs — semblent vouloir fendre le ciel — il tombe du ciel, avec fracas, des grêlons — gros comme des œufs, comme des pierres.

(*calme*) Mais ensuite le vent s'apaise, — la bourrasque se tait, — la bonace revient, — le calme règne à nouveau.

Ainsi, dans ma tête — la fureur monte et passe — et après la tempête — la bonace revient.

LE BRIGADIER DES INFIRMIERS (à *Grifa*). — Eh bien, maître, payez-nous — puisque vous nous avez fait venir.

SCIROPA. — Oh, ne vous gênez point, — cela est équitable, cela est très bien. (*Il débarrasse Rosine de ses liens.*)

a Grifa
au capurau

E.- Ma dund'è ru marotu ?
GR.- Ah, te ru digu francu,
te neghi drünt'ün gotu...
e nun truverai mancu...

ün se plagnendu
a r'empiegai ün ghe de-
signandu Sciropa

...d'aiga drünt'a marina !
RU.- Oh, pòvera Rusina !...
GR.- Chèstu d'aiçi... ganteru :
marmote, alè, ligheru !...

a Grifa cun de çeremo-
nie

SC.- Ma graçie, Signuria,
graçia d'a curtesia...
ma ra me marutia...
è propi ben garia !...

a i autri cun ün aria de
serenità

De vote sciü a marina,
'na ràfega de ventu
s'issa, sùscia e ruina,
ve zera da u spaventu ;

ün crescendu ra vuje

Pètu ri troi !... Ri laussi
venu scciapà ru cielu ;
gragnoèru, ch'è ün burdelu,
d'œvi cuma de baussi !...

cun serenità

Ma pœi ru ventu passa,
ra burrasca se taije,
revegne ra bunassa,
turna a regnà ra paije !

Cuscì drüntu a me testa,
ra fùria munta e passa,
e dopu ra tempesta
revegne ra bunassa...

u capurau a Grifa

E.- E ben, mestre, paghene,
che n'avì cumandau...

a Grifa ün derligandu
Rusina

SC.- Ailò che nun ve gene :
è giüstu, è prun ben fau !...

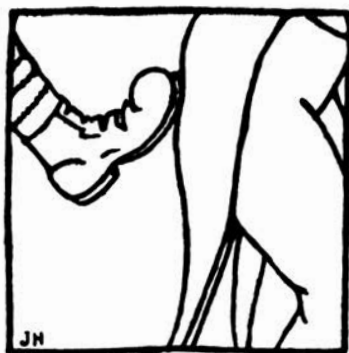
GRIFA (*furieux à Sciropa*). — Ah ! tonnerre de sort, je paie — car je suis pris, — mais dans une heure — vous serez en prison.

SCIROPA (*consterné*). — Ah ! tonnerre de sort ; il paie — parce qu'il est pris — et dans une heure — je serai en prison.

ROSINE (*calme et évasive*). — Ah ! tonnerre de sort, il paie — car il est pris — et dans une heure — il voudra être payé.

LES INFIRMIERS (*avec des gestes d'inquiétude à l'idée de ce qui va arriver dans une heure*). — Ah ! tonnerre de sort ; il paie — car il est pris ; — mais dans une heure... (*silence*) — Quelle affaire compliquée !...

(*Grifa paie les infirmiers qui s'en vont ; il s'en va aussi en menaçant Sciropa. — Sciropa reste consterné et Rosine se gratte la tête.*)



a Sciropa

terçetu

GR.- Ah, tron de 'na saëta,
pagu che sun ciapau ;
ma, d'aiçi a 'n'urëta
vui sarì 'mprijunau !..

SC.- Ah, tron de 'na saëta,
paga che è ciapau ;
ma, d'aiçi a 'n'urëta,
min sarò 'mprijunau !...

RU.- Ah, tron de 'na saëta,
paga che è ciapau ;
ma, d'aiçi a 'n'urëta
...vurà iesse pagau !

tüti 'n corru cui autri
trei che repigliu da capo

EE.- Ah, tron de 'na saëta,
paga che è ciapau ;
ma, d'aiçi a 'n'urëta...
...ch'afari cumplicau !...

Grifa paga r'empiegai
d'a casa d'i mati e se ne
vò cun ëli, ün menaçan-
du Sciropa.

Sciropa resta cunsternau
e Rusina se grata ra
testa.









ACTE SECOND



SCÈNE PREMIÈRE

(SCIROPA et ROSINE)

SCIROPA (*d'un ton lamentable*). — Rosine, cette fois — je suis vraiment perdu !... — et le ventre me gargouille... — il crie la faim...



SEGUNDU ATU



SÇENA PRIMA

SCIROPA e RUSINA

cansternau

Sc.- Rusina, chësta vota
min sun belu che fritu
...e u ventre me barbota...
cria da r'apetitu...

ROSINE (*avec beaucoup de calme, d'un ton persuasif*). — Eh bien, prenez courage — et mangez la daube — la faim, les dettes et l'âge, — personne ne vous les enlèvera !

SCIROPA (*effrayé*). — Mais si l'horrible Grifa — revient pour sa créance — il me fera mettre en prison ; — cette fois il n'y a plus de remède !...

ROSINE (*avec résolution*). — Pourquoi n'y aurait-il plus de remède ? — Je trouverai bien un moyen — pour ne pas lui payer la dette !

SCIROPA (*pleurant*). — Il a le droit pour lui et il en abuse !

ROSINE (*très calme*). — Vous vous effrayez à tort. — la maladie... s'est aggravée...

SCIROPA (*effrayé*). — Tu veux me faire passer pour mort ?...

ROSINE (*avec décision*). — Oui, mort et enterré !...
(*avec conviction*) Et si vous êtes enterré — il pourra faire tout ce qu'il voudra, — la dette sera payée !...

SCIROPA. — Tu exagères, Rosine !

ROSINE. — Mais non !... Et pour le moment — ne vous en faites pas ! — Si vous avez peur — je ferme la porte à clef —

et puis, je vous prépare vite la table — (*elle met la nappe*) et vous mangerez bien tranquille !

SCIROPA. — Il me semble rêver, — je pense toujours à lui...

ROSINE. — A Grifa ? Eh bien...

GRIFA (*en frappant à la porte*). — Ho là !!!



<i>calma</i>	RU.-	E ben feve curage e mangeve ra doba :
<i>persuasiva</i>		« fame, dèbiti e age », nun gh'è düsciün ch'i roba !
	SC.-	Ma se ra Grifa sumbra revegne pe' u so credi me farà mète a l'umbra : stu cou nun gh'è remedi ! .
<i>spaventau</i>		
<i>resulüa</i>	RU.-	Perchè nun gh'è remedi ? Troverò prun 'na scüsa per nun ghe pagà u credi !
<i>ün ciuranda</i>	SC.-	A u dritu e... se n'abüsa !...
<i>calma</i>	R.-	Ve spaventè a tortu ...u mà... à... pegiurau...
<i>evasiva</i>		
<i>spaventau</i>	SC.-	Me fai passà per mortu ?...
<i>decidà</i>	RU.-	Sci, mortu e suterrau !...
<i>cun cunvinçion</i>		E se sì suterrau... se pò tucà... ra schina... ru dèbitu è pagau !...
	SC.-	Esàgeri !... Rusina !
	RU.-	Ma non !... E, per aura, nun steve a trebülave : se vui avì paura... serru ra porta a chiave,
<i>tranchila</i>		
<i>mète a tuaglia</i>		e poei ve mētu tora e mangerì tranchilu !
	SC.-	Me semèglia 'na fora !... min pènsu sempre a èlu !
	RU.-	A Grifa ? E ben...
<i>da fera ün picandu</i>	GR.-	Oihlà !



SCÈNE II

(SCIROPA, ROSINE et GRIFA)

ROSINE (à Sciropa). — Vite, couchez-vous là, — vous venez de mourir — et Rosine vous pleure. (*Elle fait vite coucher Sciropa par terre, le couvre d'un manteau noir, enlève vite la nappe, elle court vite à la cuisine chercher deux lampes, les place à côté de lui et se met à sangloter en donnant les signes du plus violent désespoir.*)

GRIFA (en rentrant sans regarder personne). — Je ne peux plus me retenir — cette fois-ci je suis bien décidé. — Il me donnera ce qui me revient — ou je le ferai mettre en prison !

(*il voit Rosine qui pleure et lui dit avec commisération*) Pourquoi, brave fille, — ces pleurs et ces sanglots ? — Qu'est-ce qui vous arrive ? — Avez-vous des ennuis ? —

ROSINE (en pleurant). — Un homme si brave ! — Quelle tête, quel talent ! — Travailler comme un forçat — il n'y en a pas un sur cent !

Il n'y avait pas d'avocat — qui pût lui tenir tête. — Et tous ses actes ! — Oh ! quel honnête homme !

(*en pleurant toujours plus fort*) Il avait un cœur d'or. — Un cœur grand comme la mer ! — Avec les anges, quelle envolée ! — Oh, pauvre Rosine !...

Il est arrivé au port. — Malheureuse que je suis. — Il est mort !

GRIFA (étonné). — Mort ?

ROSINA (en pleurant). — Mort !

GRIFA (avec compassion). — Mais qui donc ? Dites-le moi, Rosine.

SÇENA II

SCIROPA, RUSINA, GRIFA

*Leva a tuaglia e a scun-
de, fà vite curcà Sciro-
pa per terra: u croève
cun ün mantelu nēgru,
curre ün cujina a piglià
due lūmere, gh'è mēte a
custà e ciura forte ün
se desperandu*

*ün ientrandu sença gar-
dà düsciün*

*vide Rusina che ciura e
ghe dije:*

cun cumpaçian

ün ciurandu

*ün ciurandu sempre ciü
forte*

stunau

ün ciurandu

cun cumpaçian

RU.- Lestu, curcheve, ailà :
...sì mortu belu aura
e Rusina ve ciura !...

GR.- Nun me posciu ciü tegne :
stu cou sun deçidau :
me dà çe che me vegne
o sarà 'mprijunau !...

Perchè, o brava figlia,
sti ciuri e sti sangiüti ?
Cosa diau ve piglia ?
Avì d'afari brüti ?

RU.- Un omu cuscì bravu...
che testa !... che talentu !
travaglià cuma ün scciavu...
nun ghe n'è ün, sciü çentu !

Nun gh'era d'avucati
che ghe tegnëssu testa !...
e tüti ri soi ati !...
oh, che persuna unesta !...

Ava ün gran cœ d'oru...
grande cum'a marina !...
cui angeli !... che voru !...
O pòvera Rusina !...

E' arrivau au portu !...
O pòvera meschina !...
E' mortu !

GR.- Mortu ?

RU.- Mortu !

GR.- Ma cü ? Dijì, Rusina ?

ROSINE (*en poussant un cri et en montrant Sciropa étendu*). — Sciropa, Monsieur Sciropa !

(*avec des sanglots*) Et moi, je reste seule au monde ! — j'ai le cœur qui éclate, — les yeux qui se fondent !

Vivre sans lui, — non, non, c'est impossible ! — Lui qui était si tranquille ! — Il est mort, il est mort, il est mort !

GRIFA. — Mais comment est-ce arrivé ?

ROSINE (*convaincante*). — Oh ! en grande vitesse : — il n'a même pas éternué. — Savez-vous : comment dit-on ? —

Le mal de... peaplessie, — une petite chose très fine, — agile comme un serpent — qui vous prend l'épine dorsale...

GRIFA (*avec compassion*). — Dommage !

ROSINE. — Oh oui, je vous crois...

GRIFA (*comme se confiant à elle*). — Savez-vous... c'était un brigand.

SCIROPA (*sortant la tête, tout bas*). — Merci ! ça m'est bien égal !

GRIFA. — Mais, sans me vanter... — Nous étions une paire d'amis. — Vous savez, il me devait de l'argent, — mais, sans compliquer les choses, — je vais prendre tout ce qu'il possédait.

(*insinuant*) Je resterai avec vous. — Avec ce qui me revient, — cela soit dit entre nous — (*il montre les meubles et la maison*) tout cela m'appartient ! —

ROSINE (*terrorisée*). — Oh, Monsieur Grifa, gare ! — Mais vous perdez la tête ! — (*montrant le mort*) Cette maladie extraordinaire — n'est autre chose que la peste !...

cun ün criu
ün ëndicandu u mortu
parterra
cun de sangiüuti

RU.- Sciropa !... U sciü Sciropa !
E min sun sula au mundu :
ò u cœ... che me sciopa...
i œgli che se fundu !...

De vive sença d'ëlu
non, non, nun ru süportu !
ëlu cuscì tranchilu !
è mortu, è mortu, è mortu !

GR.- Ma cum'ailò è andau ?

RU.- Oh, cuma ün telegrama...
n'à mancu starnücau !...
Savì... cuma se ciama...

persüasiva

U mà de r'arcidente :
'na cosa fina fina,
lesta cuma ün serpente
che piglia u fi d'a schina !

cumpassioneuule

GR.- Daumage !

RU.- Oh, sci, ve crëdu !

ün cunfidença

GR.- Savì ?... Era ün brigante.

ün surtendu ra testa

SC.- Rengraçiu... e me ne ridu !...

GR.- Ma sença che me vante...

èremu ün pa 'd'amighi :
savì che me devëva...
ma, sença fà d'entrighi,
me pigliu çe che avëva.

ünsinuante

Me ne starò cun vui :
cun çe che me revegne,
sëce dëtu üntra nui,
tüt'aiçò m'appartegne !...

fà sëgnu ai mobili e a
ra casa

terrorizà

RU.- Oh, Mussü Grifa, gara !

Ma vui perdì ra testa :

sta marutia rara...

nun è autru che... a pesta !

ün gh'ëndicandu u mor-
tu
ciancianin

GRIFA (*simulant la frayeur*). — Vraiment ?

ROSINE. — Je reste ici, toute seule — pour le faire enterrer et j'en perds la raison ; — mais n'en parlez pas, mon ami.

(*doucement*) Si par hasard vous en parliez, — on nous ferait brûler — les meubles et les tapis — et même la cave !

GRIFA (*effrayé*). — Oh ! quelle frayeur... Adieu ! (*il s'en va, mais en partant il cligne de l'œil et dit tout bas :*) Elle croit que j'ai donné là-dedans, — mais ce n'est pas fini !..



SCÈNE III

(SCIROPA et ROSINE)

ROSINE (*en découvrant le faux mort*). — Maintenant vous pouvez rire !

SCIROPA (*se relevant affamé*). — Rire ? — Oh ! femme sans cœur, — c'est comme cela que tu as compassion de moi ? — Ne sais-tu pas que j'ai mon estomac — dans les talons ?

(*en s'étreignant le ventre*) Je meurs, je crève de faim, — je me sens défaillir, — tu veux me voir crever, vraiment, — ô femme sans pitié !

(*en suppliant*) La daube, le pain, Rosine, — un plein panier de figues. — Vite, cours, coquine, — attends-tu que je te le dise ? —

spaventau

GR.- Dau bon ?...

RU.- Restu aiçi sula
per ru fà suterraru...
e ne vegnu babula...
ma nun parlè, me caru !

ciancianin

Se per casu parlëssi,
ne farëssu brüjane
ri mòbili e i tapissi
e finta ë damijane !...

spaventau
Se ne vù, ma ün surten-
du se toca l'œgliu e dije
ciancianin

GR.- Oh, che spaventu... adiu !
Se crède che m'u crède...
ma nun è pa fëniu !...



SÇENA III

SCIROPA e RUSINA

ün descrüvendo u mortu

RU.- Aura purì ride !...

ün se issandu afamau

SC.- Ride ?... Oh ! sença cœ,
è cuscì che me plagni ?
Nun sai che ru perè
me toca ri carcagni ?

ün se strësendu u ven-
tre

Moru, crepu d'a fame,
me sentu piglià mà...
Me vœi vëde crepame,
dona sença pietà ?...

A doba, u pan, Rusina,
ün cavagnu de fighe,
lesta, curre, cuchina,
aspëri che t'u dighe ?

ROSINE (*remettant la nappe sur la table*). — Si la faim vous dévore — c'est un signe de santé. — Laissez-moi mettre la table, — j'en ai pour deux minutes.

SCIROPA (*résigné*). — Alors, donne-moi vite — deux doigts de vin de Porto, — car il faut que je remette — l'âme dans le corps d'un mort.

(*Rosine verse à boire*) Et toi aussi, Rosine — pour te préserver de la peste, — bois-en... une goutte, — une goutte seulement, — de peur que cela ne te porte à la tête.

(*Rosine s'en verse aussi*) Ceci, ma bonne fille, — rend la vie aux mourants, — chasse la maladie, — conserve les vivants.

ROSINE (*en trinquant*). — A la santé — du mort ressuscité — que l'avenir lui soit propice, — car la dette est payée !...

SCIROPA. — Vive la joie ! — Vive le vin et les rires, — au diable la maladie, — les dettes et les soucis !

LES CROQUEMORTS (*du dehors, d'une voix lugubre*). — Mortels, la vie n'est qu'une fumée, — un nuage, un mirage léger, — elle passe comme une lueur — ou une ombre dansante !

Ah ! défiez-vous de la joie — qui noie les préoccupations, — la mort et l'agonie — peuvent étouffer les chants et les rires !...

remëte a tuaglia

RU.- Se a fame ve devora
è sègnu de salüte...
lasceme mëte tora
ne ò per due minüte !

resignau

SC.- Alura dame vite
dui di de vin d'u Portu
perchè fò che remëte
l'àrima drünt'ün mortu !

Rasina versa da büve e

se ne versa per ëla

E tü tamben, Rusëta,
per te parà d'a pesta
büvenè... 'na tachëta...
che nun te daghe a testa !

Aiçò, ma cara figlia,
reàrima i murenti,
surre ra marutia,
cunserva ri viventi !...

ün tucandu

RU.- A ra bona salüte
d'u ben resüscitau...
che r'avegnì ghe früte...
che u dèbitu è pagau !...

SC.- Eviva r'alegria,
viva ri goti e i ridi ;
au tron ra marutia
ri dèbiti e i fastidi !...

*de fera cün de uaje
lùgubre*

BB.- Murtali, a vita è ün fümü,
'na nìvura, 'n'umbrina !
passa cuma 'n barlùme
o 'n'umbra balarina.

Ah, gara r'alegria
che nega ri fastidi :
ra morte e r'agunia
pò stufà canti e ridi !...

La faux passe et coupe, — elle coupe sans pitié,
— elle vient sans bruit — la mort pour couper !...

SCIROPA (*mort d'épouvante*). — Mais n'entends-tu pas, Rosine, — je claque des dents, — mon dos se glace, — Rosine, n'entends-tu pas ?

ROSINE (*pendant que les croque-morts frappent à la porte*). — Maître, recouchez-vous vite, — il faut de nouveau faire le mort, — car quelqu'un va ouvrir.

SCIROPA (*consterné*). — Je ne m'en tirerai jamais !
(*il se recouche avec résignation et Rosine le recouvre du manteau noir*).



SCÈNE IV

(ROSINE, SCIROPA, GRIFA et les Croque-morts)

LES CROQUE-MORTS (*ils entrent lentement, Grifa les suit*). — Mortels, la vie n'est qu'une fumée, — un nuage, un mirage léger, — elle passe comme une lueur — ou une ombre dansante !

ROSINE (*avec désinvolture*). — Que désirent ces Messieurs ?

LES CROQUE-MORTS (*lugubres*). — L'heure sonne à l'horloge — de porter au cimetière — le mort que tu pleures.

ROSINE. — Mais tout le monde sait — qu'il faut vingt-quatre heures — pour s'habiller en noir — et pour cueillir quelques fleurs.

Passa ru daiu e taglia :
taglia sença pietà !
...Vegne sença sunaglia
ra morte per taglià !...

mortu d'a paura

SC.- Ma nun senti Rusina ?
A min me sbatu i denti,
me se zera ra schina ;
Rusina, ma nun senti ?...

picu a porta

RU.- Mestre, lestu, curcheve :
fò turna che fè u mortu
perchè carcün và a droeve !...

cunsternau

SC.- Mai ciü nun me ne sortu !...

*se turna a curcà e Ru-
sina ru croève cun ru
mantelu nēgru*



SÇENA IV

SCIROPA, RUSINA e I BECAMORTI

*ientru ciancianin següi
da Grifa*

BB.- Murtali, a vita è ün fümü,
'na nivura, 'n'umbrina !
passa cuma 'n barlume
o 'n'umbra balarina.

*cun desenvultüra
lügübrì*

RU.- Cosa venu i signuri ?

BB.- L'ura sona au releri
de purtà au çementeri
ru mortu che tü ciuri.

RU.- Ma ò sempre savüu
che fò vènticatr'ure ;
per se fà ru dismüu
e per cœglie due sciure !...

GRIFA (*sévère*). — Ne pardons pas la tête, — cela se passe pour les cas ordinaires, — mais les gens morts de la peste — il faut les enterrer sans délai.

Sans cela, malheureuse, — on vient vous mettre les scellés aux portes, — on vous met en quarantaine — et vous ne pouvez plus sortir !

et puis (*ironiquement*) ce qui est plus grave, ... — si par hasard... vous vous mettiez en retard — on peut vous faire brûler... — les meubles et les tapis !...

Mais avant de l'enlever — permets-moi, Rosine, — de le regarder une dernière fois !

ROSINE (*en pleurant*). — Malheureuse que je suis !

GRIFA (*en découvrant le faux mort et en le regardant*). — Oh ! quelle figure sympathique, — quel nez reluisant, — un front de mathématicien — et puis toujours content !

La mort épouvantable, — qui pourrait le croire ? — lui laisse la figure douce, — une bouche qui sourit !

Un artiste comme celui-là — vous voulez l'enterrer ? — Plutôt moi que lui ! (*pris soudain d'une inspiration*) — Il faut l'embaumer !

Il faut qu'encore dans un siècle d'ici — le monde puisse voir, — au milieu de tous les ennuis, — Sciropa qui sourit !

severu

GR.- Nun perdëmu ra testa...
ailò... per l'ordinari,
ma i morti de ra pesta
fò vite i suterrari...

Autramënti, meschina,
ve sigilu rë porte :
ve mëtu ün carantëna
e nun purì ciü sorte !...

cun irrunia

E poei, çe ch'è ciü grave,
se per casu tardëssi,
ve ponu fà brüjave
...ri mòbili e i tapissi !...

ün ciurandu

Ma prima d'u levaru
permëtemè, Rusina,
che ru posce gardaru !...
RU.- Oh, povera meschina !...

*descræve u mortu e ru
gorda*

GR.- Oh, che testa simpàtica,
che nasu relüjentu,
...fronte da matemàtica !...
E poei... sempre cuntentu !...

...Ra morte spaventusa,
cü ru purëssa crëde ?
ghe lascia a faccia duça
...na buca che se ride !...

*cuma se avëssa ün'üns-
piraçiun*

N'artista cuma chëlu
ru vurì suterraru ?
Ciü tostu min, nun ëlu :
ru fò ümbarsimaru !...

Fò che d'aiçi a çent'ani
ru mundu posce vëde,
ün mesu ai soi afani,
Sciropa che se ride !...

Une fois d'Egypte — j'ai emporté dans ma poche — presque un demi-verre — d'une eau de thériaque.

A peine cela le touchera, — le temps de dire « amen » — le voilà devenu une momie de pierre — comme le roi Tukéménen !...

Aujourd'hui vraiment par hasard — j'ai sur moi le flacon, — je vais le lui verser sur le nez — et tu vas voir, Rosette ! (*il fait semblant de verser.*)

ROSINE (*effrayée*). — Par pitié, laissez-le donc, — car sur le point de mourir, — il m'a dit mystérieusement : — « Il faut que les vers me dévorent ! »

SCIROPA (*se dressant furieux*). — Au diable les momies et les vers !...

GRIFA. — Le mort est ressuscité !...

ROSINE (*simulant l'étonnement*). — Ceci est plus fort que toutes les fables !

GRIFA (*à Rosine, en simulant aussi l'étonnement*). — Aussi, en suis-je étonné !

LE PLUS PETIT DES CROQUE-MORTS. — Une chose semblable — je ne la croirais pas ! — je n'ai jamais vu — un mort aussi resplendissant de santé !

SCIROPA (*hors de lui*). — J'en ai par dessus la tête — de la mort et de la peste — Grifa, finissons-en, — fais-moi mettre en prison !

(*d'un ton suppliant*) Grifa, fais ce que tu veux, — fais-moi mettre en prison — mais j'ai les boyaux vides — mon ventre crie famine !

'Na vota d'a r'Egitu
m'ò purtau ün burnaca
scaiji mesu gutëtu
de n'aiga de triaca :

apëna ailò ru toca,
u tempu de dì *amen*,
è 'na mümia de roca,
cuma u re Tucanàmen !

Ancœi, propi per casu,
ò aiçi ra butigliëta :
gh'à versu sciü ru nasu
e... viderai Rusëta !...

fà meçiun de veraà

spaventà

RU.-

Per carità lasceru
che, sciü u puntu de more,
m'à dëtu cun misteru :
« Fò che me mangiu ë tore !... »

se issa fùriusu

SC.-

Au tron rë mümie e ë tore !

GR.-

Mortu resüscitau !

*fandu meçiun d'esse
stunà*

RU.-

Achësta passa ë fore !

*fà meçiun d'esse stunau
tamben ilu*

GR.-

Tamben ne sun stunau !

*u ciü picenin di beca-
morti*

B.-

'n afari cuma chëstu
nun me ru coenteran...
giamai min nun ò vistu
ün mortu cuscì san !...

ünragiau

SC.-

N'ò finta suvra a testa
d'a morte e de ra pesta...
Grifa, fera fënia :
mandeme 'n prijunia !

stüpicandu

Grifa, fà çe che voei,
mandamë'n prijunia ;
ma ò i büeli voei,
ru ventre che me cria !

Tu peux me faire bâtonner — jusqu'à demain, — mais laisse-moi manger — un petit morceau de pain !

ROSINE (*insinuante*). — Et il y a, Monsieur Sciropa — une si bonne daube !

SCIROPA. — Oh ! Grifa par pitié, — laisse-moi la manger !

GRIFA (*riant*). — Si vous voulez, ami, — nous la mangerons ensemble, — c'est moi qui vous le dis, — vous n'avez rien à craindre.

ROSINE (*étonnée*). — Ceci est un air inconnu jusqu'ici !

SCIROPA (*qui n'ose le croire*). — Ne serait-ce pas un conte ?

GRIFA. — Mais avant d'aller à table — je vais vous apprendre une nouvelle.

Votre tante du Paraguay — vient de mourir.

SCIROPA (*ennuyé*). — Tant mieux pour elle, — elle deviendra une sainte, — mais moi j'ai bien d'autres angoisses !

Je crèverai bientôt — moi aussi... de la faim.

GRIFA. — Non, n'ayez pas peur — que votre tante vous appelle !... — Elle vous laisse dans ce monde — avec toute sa fortune — afin que vous la dépensiez jusqu'au dernier sou ! —

SCIROPA (*ravi*). — Ah ! voilà une bonne nouvelle !

LES CROQUE-MORTS. — Quelle tante du bon Dieu !... — Et vous, pour l'honorer, — il faut que vous meniez la grande vie !... — La loi est ainsi faite !...

Me poi fà bastunà
d'ancoei fint'a deman;
ma lasciamè mangià
ün tuchëtu de pan!...

ünsinüante

RU.- E gh'è, Mestre Sciropa,
'na cuscì bona doba!...

SC.- O Grifa, per pietà,
lasciemerà mangià!...

ün ridendu

GR.- Se vui vurì, amigu,
s'a mangerëmu 'nseme,
sun min che ve ru digu,
nun avì ren da teme.

stunà

RU.- Aiçò è 'n'aria noeva!...

nun ghe semiglia vëru

SC.- Nun sarà pa 'na fora?

GR.- Ma prima d'andà a tora
ve vagu a dà 'na noeva:

E morta vostra tanta
che stava au Paraguai.

antüiau

SC.- Bon prun! Sarà 'na santa,
ma min ò d'autri guai:

creperò bel'aura
tamben min da ra fame!

GR.- Non, nun stè avè paura
che a tanta ve reciamo:

Ve lascia ün chëstu mundu
cun tüt'a so' furtüna
perchè vui ghe dè fundu!

üncantau

SC.- Ailì ne dijì üna!...

a Sciropa

BB.- Che tanta benedëta!...
E vui, per r'unurà,
fò che fè bona vita:
ra lege è cuscì fà!

C'est règle générale, — au parcimonieux — pour que le monde en profite — succède un gaspilleur !

La vie est comme une échelle.. — (une échelle branlante...) — ce n'est que montée ou descente... — vous, vous pourrez monter !...

GRIFA. — Voici le testament, — prenez-en connaissance (*il donne le testament à Sciropa*).

SCIROPA. — Oh ! donnez-le moi un instant... — je n'en crois pas mes yeux.

GRIFA. — J'ai voulu vous apporter la nouvelle — en vous faisant une farce !...

ROSINE (*ravie*). — La fortune se lève, — la misère s'est évanouie !...

SCIROPA. — Rosine, vite, vite, — prends le vin de Porto, — buvons et faisons la fête, — car la dette est éteinte !...

ROSINE (*d'un air plein de sérénité en servant à boire*). — Parfois sur la mer — une rafale de vent — se lève, souffle, sème le désastre — et vous glace d'effroi.

(*en élevant la voix*) Le tonnerre éclate !... Les éclairs — semblent vouloir fendre le ciel — il tombe du ciel, avec fracas, des grelons — gros comme des œufs, comme des pierres.

Mais ensuite le vent s'apaise, — la bourrasque se tait, — le bonace revient, — le calme règne à nouveau, —

Règula generale :
dopu r'acampaù,
perchè carcün se sciale,
vegne u descampaù !

A vita è 'na scara...
('na scara derrucà !...)
nun è che ün munta e cara...
vui purerì muntà !...

*dà u testamèntu a Sci-
ropa*

GR.- Aiçi ò u testamèntu :
pievenè 'na vista.

arcicuntentu

SC.- Oh, demerù 'n mumèntu :
me tremora ra vista !

GR.- V'ò vusciüu purtà a noeva
ün ve fandü 'na farsa !...

üncantà

RU.- Ra furtüna se leva :
ra miseria è scumparsa !

SC.- Rusina, lesta, lesta,
piglia ru vin d'u Portu
büvèmu e famu festa :
che ru dèbitu è mortu !...

*piglia goti e butiglie
e serve da büve*

RU.- De vote sciü a marina,
'na ràfega de ventu
s'issa, suscia e ruina
ve zera d'u spaventu.

Pètu ri troi !... Ri laussi
venu scciapà ru cielu ;
gragnoeru, ch'è ün burdelu,
d'œvi cuma de baussi !...

Ma pœi ru ventu passa
ra burrasca se taije,
revegne ra bunassa
turna a regnà ra paije.

Ainsi, le long de la vie — passent les heures sombres, — mais c'est moi, Rosine, qui vous le dis, — il n'y a jamais rien de durable.

Aussi, je vous conseille — de ne jamais vous casser la tête, — car après la tempête — luit toujours le soleil !

Et maintenant, Monsieur Sciropa, — trinquons un coup... vive ! — mais n'oubliez pas la daube — qui tantôt vous mettrait l'eau à la bouche !...

GRIFA (*en embrassant Sciropa*). — Vive Sciropa ! Vive Sciropa ! — (*à part*) Maintenant que tu as de l'argent — (*à haute voix*) l'ami qui plaisantait — t'embrasse (*il l'embrasse à nouveau*)... et t'embrasse !...

UN VOISIN (*il entre en courant et embrasse Sciropa*). — Vive Sciropa ! — vive Sciropa ! (*à part*) Maintenant que tu as de l'argent, — (*à haute voix*) ton voisin arrive, — (*à part*) il arrive aussitôt !

UN AUTRE VOISIN (*il arrive avec sa femme en criant*). — Vive Sciropa ! vive Sciropa ! (*il l'embrasse en lui disant avec confiance*) si tu avais besoin d'argent — ton voisin t'en offrirait. — Il t'en donne immédiatement.

UN AUTRE VOISIN (*il arrive avec toute sa famille, sa femme avec un enfant au bras, un enfant avec un petit chien en laisse et un autre avec une cage à canaris*). — Vive Sciropa ! vive Sciropa ! — (*à part*) maintenant que tu as de l'argent — (*à haute voix*) avec la plus vive affection — nous venons trinquer à ta santé.

LES CROQUE-MORTS. — Vive Sciropa ! vive Sciropa ! — (*à part*) Maintenant qu'il a de l'argent ! — (*à haute voix*) les amis lui arrivent par bataillons !...

Cuscì longu d'a vita
passu rē ure scūre;
ma, v'u dije Rusita:
nun gh'è mai ren che dūre.

Ve dagu per cunsigliu
de nun ve rumpe a testa
perchè, dopu a tempesta,
lūje sempre u surēgliu.

E aura, sciū Sciropa,
tucamu ūn cou... e viva!...
...ma rapeleve a doba
che ve fava sariva!...

embrassa Sciropa

ŭn desparte

r'embrassa turna

GR.-

Viva Sciropa e viva!
(aura ch'ai de sou)
r'amigu che... ridēva
t'embrassa cou sciū cou!

*arriva ūn currendu e
embrassa Sciropa*

V. 1.

Viva Sciropa e viva!
(aura ch'ai de sou)
u to vējin arriva
arriva sciū ru cou!...

*arriva cun so' mugliè
ŭn criandu Viva Sc. etc.
pœi r'embrassa e ghe
dije ūn cunfiança e ūn
se picandu sciū u cœ,*

V. 2.

Viva Sciropa e viva!
se vurivi de sou...
to vējin te n'ufriava...
ti dava sciū ru cou!...

*arriva cun tūta a so' fa-
miglia; a mugliè cun ūn
figlicœ au colu: ūn fi-
glhœ' cun ūn cagnētu
stacau a 'na fiçela e u
ciū picun d'i figlicœi,
cun a gagia d'u canari*

V. 3.

Viva Sciropa e viva!
(aura ch'ai de sou...)
cun r'afeçun ciū viva
vegnimu a tucà... ūn cou!...

BB.-

Viva Sciropa e viva!
aura ch'à de sou,
d'amighi ghe n'arriva
de batagliui au cou!

SCIROPA. — Vive ma tante, vive ma tante ! — Maintenant que j'ai de l'argent — des amis m'arrivent — par bataillons !...

ROSINE (*pathétique*). — Vive maître Sciropa ! vive maître Sciropa ! — Maintenant vous avez de l'argent : — les amis vous arrivent — par bataillons !...

Ma mère-grand me disait : — « Si ta bourse fait dinn-dinn, — vive Rosine, vive Rosine, — chacun est ton cousin !... »

A peine tu éternues, — tous les voisins sont là : — voir si tu n'as pas mal, — ...et patati et patata.

Mais si ta bourse est vide, — ma pauvre Rosine, — inutile d'espérer — voir amis ou cousins ! »

Vive maître Sciropa ! vive maître Sciropa ! — Maintenant vous avez de l'argent : — les amis vous arrivent — par bataillons !

Mais l'amie que vous aviez — lorsque vous n'aviez pas d'argent — est la seule à laquelle vous pouvez — toujours vous fier !

SCIROPA. — O ma bonne Rose, — tu me seras chère — pour toute ma vie — comme une fleur rare !

Sc.- Viva me tanta e viva !
aura che ò de sou,
d'amighi me n'arriva,
de batagliui au cou !

Ru.- Mestre Sciropa, e viva !
aura avì de sou,
d'amighi ve n'arriva
de batagliui au cou...

Me noèna me dijëva :
« s'a bursa fà dindin...
viva Rusina, e viva,
cadün è to cujin ;

nun ai che a sternücà,
curru tütì i vëjin :
che nun te piglie mà,
e patin e cufin... ;

ma s'ai ra bursa voèa,
me' pòvera Rusin,
te poi tegne a cuvea
d'i amighi e d'i cujin ! »

Mestre Sciropa, e viva,
aura avì de sou...
d'amighi ve n'arriva
de batagliui au cou ;

Ma r'amiga ch'avëvi
cand'eri sença sou...
è a sula che purivi,
ve ghe fiave ün cou.

Sc.- O me brava Rusëta,
cuma 'na sciura rara,
per tûta ra me'vita
te tegnerò ben cara !...

LES CROQUE-MORTS. — Une bonne cuisinière — il faut bien l'apprécier — et l'affection sincère — est une chose plus que rare !

TOUS ENSEMBLE. — Si vous trouviez une Rose — il faut l'apprécier — et même la placer — sur un autel !

RIDEAU



B.B.- 'na bona cujnera
se ra fò tegne cara
e r'afeçiun sincera
è cosa ciü che rara !

Tüti Cü trova 'na Rusëta
se ra pò tegne cara
e 'nte 'na capelëta
se ra pò cunservara !

TENDINA





BIBLIOGRAPHIE



ANDREWS J.-B.

1. Essai de Grammaire du dialecte Mentonnais.
Imp. Niçoise, Nice, 1875.
2. Dictionnaire Mentonnais-Français.
Imp. Niçoise, Nice, 1877.

GARNIER CH.

Grammaire et Vocabulaire méthodique des idiomes
de Bordighera et de Realdo.
Leroux, Paris, 1898.

NOTARI L.

1. A Legenda de Santa Devota, Puemëtu Munegascu.
Imp. Monégasque, Monte-Carlo, 1927.
2. U Festin Munegascu d'u 1931.
Imp. Monégasque, Monte-Carlo, 1931.
3. A Scarpëta de Margaritun, Uperëta Munegasca.
Imp. Monégasque, Monte-Carlo, 1932.

CUMPAGNIA DI VENTEMIGLIUSI.

Ina duzena de cançon Ventemigliuse.
Stamp. E. Bonzano, Ventemiglia, 1932.

E. AZARETTI e F. ROSTAN.

A Barma Grande (Antulugia Intemelia).
Stamp. E. Bonzano, Ventemiglia, 1933.



Achévé d'imprimer
sur les presses des Maîtres-Imprimeurs
Frey et Trincheri,
à Nice, le 28 Mars 1933.







Prix : **12 Francs**

Edition EGC

Achevé d'imprimer en octobre 2025 sur les presses de


MULTIPRINT
9, AVENUE ALBERT II

 **IMPRIM'VERT®**

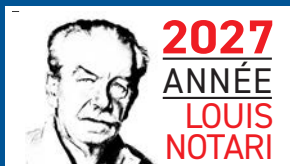


Se paga o nun se paga?..., publié en mars 1933, est la deuxième pièce de théâtre donnée par Louis Notari, parue moins d'un an après la publication de *A scarpëta de Margaritun*. Il s'agit d'une adaptation en langue monégasque d'une petite farce comique en italien publiée en 1877 (*Si paga o non si paga?*), d'auteur inconnu et mise en musique par le compositeur François Bellini (1836-1910). Déjà musicien à l'Orchestre du casino de Monte-Carlo, en 1884 Bellini fut nommé professeur de musique des écoles communales. La même année, il succéda à Louis Hurand comme maître de chapelle à l'abbatiale (devenue cathédrale en 1887) de Monaco, charge qu'il assumait jusqu'en 1904.

Bien que le pamphlet original ait été imprimé à Bologne, sa création est liée au milieu monégasque, puisqu'il y est fait mention du chœur et de l'orchestre du collège de La Visitation, dirigé par les pères jésuites (collège que Notari lui-même fréquenta dans sa jeunesse et où les cours étaient dispensés en italien). La réécriture de Notari, presque deux fois plus longue que la version originale, est accompagnée d'une traduction intégrale en français, ce qui garantit sa compréhension même aux lecteurs peu familiarisés avec la langue locale.

Comme ce sera également le cas pour le volume suivant (*Toca aiçi, Niculin!*, paru en 1937), ce volume est enrichi de divers dessins de José Notari (1910-1995), fils de l'auteur.

Stefano Lusito (Gênes, 1992) est docteur et chercheur en linguistique et littérature ligures, domaines auxquels il a consacré quelques monographies, plusieurs éditions de textes littéraires et de nombreux essais publiés dans des revues spécialisées. Ces dernières années, il s'est également concentré sur l'étude du monégasque, publiant une *Anthologie de la littérature et de l'usage écrit du monégasque*, et un *Lexique de la faune marine en langue monégasque. Étude étymologique et de comparaison avec les équivalents lexicaux des parlers voisins*. Il a récemment publié un recueil de poèmes inédits de Louis Notari, *U libru d'i aujeli*, qui a ouvert cette collection.



Editions EGC - Octobre 2025

ISBN
978-2-487557-08-6



Prix : 15 €